Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/vingtcinqanschez0000pdhe

P. D'HÉROUVILLE

VINGT CINQ ANS CHEZ LES PEAUX ROUGES

LE PÈRE A. DE LA MOTTE

EDITIONS CASTERMAN, PARIS - LILLE - TOURNAI

Mrs. Emile Chourn

Mabton,

Wash.

Vingt-cinq Ans chez les Peaux-Rouges

NIHIL OBSTAT

A. DEGAND, *can. ce ns. libr*

IMPRIMATUR

Tornaci, 27 novembris 1924.

V. CANTINEAU, *vic. gen.*

NIHIL OSTAT

Lavallii, III Kal. novembr. MCMXXIII.

CAROLUS MITSCHE

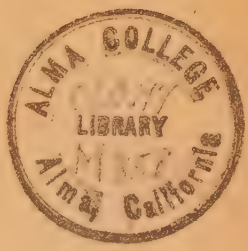
P. D'HÉROUVILLE

Vingt-cinq Ans

CHEZ

les Peaux-Rouges

Vie du P. de la Motte, S. J.



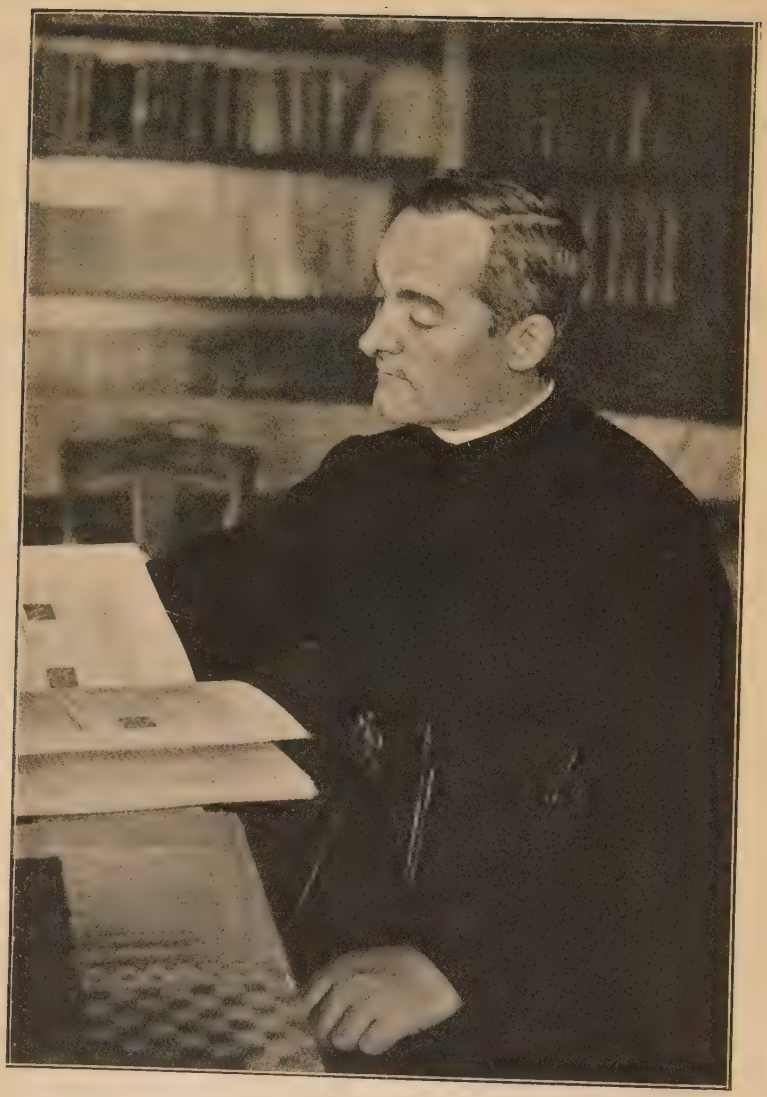
EDITIONS CASTERMAN

LILLE
22, RUE DE TOURNAI

PARIS
66, RUE BONAPARTE

TOURNAI (BELGIQUE)

23144



Le R. P. LE FER DE LA MOTTE, S. J.

CHAPITRE I

LA FAMILLE, L'ÉDUCATION, LA VOCATION

Buffon visitait cette partie de la Bretagne que les touristes appellent maintenant « la côte d'Emeraude. » A Saint-Servan, raconte l'abbé Manet dans ses « Grandes Recherches », on le mena à l'endroit où s'élève aujourd'hui le sémaphore du « Gros-Larron. » Là, au pied d'un moulin qui s'y dressait alors, le grand naturaliste se serait écrié avec cette pointe de solennité qui perce un peu partout, dans son œuvre comme dans sa vie : « Messieurs, votre pays est le plus beau d'Europe. »

Ce tertre, honoré d'une visite si flatteuse, avait appartenu à une très ancienne famille du lieu, les Le Fer.

Au XVIe siècle, un Guillaume Le Fer, sieur de Gras-Larron, est l'un des capitaines généraux de la localité. Quelque cent ans plus tard, Bertrand Le Fer, sieur de la Simonnais, va demander au duc de Mercœur la garde de la Tour Solidor parce que ceux qui l'occupent « incommodent le commerce de Dinan à Saint-Malo. » Peu après un autre Le Fer, Michel, contribue à la prise du château de Saint-Malo. Cet exploit lui vaut d'être relégué à Granville. Il ne renonce pas pour autant à donner la

chasse aux navires malouins, et cette ardeur belliqueuse lui coûtera la vie. Ses deux cousins germains, chanoines de la cathédrale, sont de la même trempe : leur zèle pour la cause du roi de Navarre leur mérite enfin le bannissement.

C'est de cette vieille et forte race que, le 19 février 1861, naquit à Schlestadt le héros de ces pages : Georges, Henri, Marie, Armand Le Fer de la Motte.

Son père Henri, Marie, Jean, Mériadec était fils d'un garde-du-corps de Charles X, démissionnaire en 1830. Lui-même officier d'artillerie (1), il était en garnison dans la petite ville alsacienne quand son aîné vint au monde. L'enfant reçut de bonne heure des grâces de choix dans cet intérieur béni où la foi héréditaire qu'il tenait du côté parternel était encore avivée par la ferveur de néophyte qui animait sa mère.

Anglaise et protestante de naissance, Madame de la Motte n'avait été reçue dans l'Eglise catholique que trois ans avant son mariage (2). Dans son ardente piété elle offrit à Dieu de bon cœur son nouveau-né.

Celui-ci pourra écrire, quelque vingt-cinq ans plus tard, à l'un de ses supérieurs : « Ma mère n'a jamais cessé de demander la grâce de me voir à l'autel ; depuis mon entrée dans la Compagnie, elle m'a dit qu'au moment de ma naissance elle avait demandé cette faveur au bon Dieu et que depuis elle l'avait instamment redemandée. »

Très aimante, la jeune mère savait être très ferme aussi. Elle savait, ayant lu l'Ecriture, que la correction des enfants est une marque de l'amour qu'on a pour eux. Lorsqu'en 1870, il fallut subir dans une cave le siège de Strasbourg et que son fils, plein d'exhubérance, ne pou-

(1) Il prit du service à dix-neuf ans en 1851. C'est comme capitaine qu'il fit la campagne de 1870-71. Il remplit ensuite, avec le grade de chef-d'escadron, les fonctions de sous-directeur d'artillerie à Brest. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1875, il fut en 1888 promu officier.

(2) Miss Julia Lea Wilson fit son abjuration à Norwood devant Mgr Vesque, évêque de Roseau, en février 1857.

vait demeurer tranquille, Madame de la Motte, pour l'y obliger, le forçait à apprendre par cœur et à réciter les psaumes de la pénitence.

Profitant d'un moment favorable, on put éloigner Georges du danger en le conduisant à Evian où il passa quelques mois dans un pensionnat. Etre séparé de son père lui fut particulièrement pénible. Après trente-trois ans, il gardera de la réunion qui suivit une impression toute fraîche encore. « Je me rappelle ma joie en vous revoyant après mon année d'Evian, écrivait-il d'Amérique en 1904. C'est ma seule joie d'enfance que je me rappelle... Je vous aimais bien, allez... »

Au collège de Saint-Malo (1), où il fit sa première communion le 1 mai 1873, Georges ne fut pas toujours, il faut l'avouer, d'une sagesse exemplaire. Un de ses anciens camarades, le P. Pierre Vénel, se souvenait même l'avoir vu bien souvent condamné au pain sec...

Ce fut surtout le collège Saint-Sauveur de Redon, tenu par les Révérends Pères Eudistes, qui compléta l'éducation de Georges. Sous les cloîtres de la vieille abbaye jadis visitée par Richelieu, qui en était titulaire, et à l'ombre de la belle église romane dont le pape Nicolas V avait, au quinzième siècle, fait une cathédrale, l'impétueux collégien montra ce qu'on pouvait espérer de sa riche nature.

Maîtres, camarades, études, jeux lui laissèrent d'excellents et durables souvenirs, sans parler des belles promenades sur les rives de l'Oust et de la Vilaine, au « rocher d'Aucfer » ou à la « côte du Pigeon » et surtout à la « Baignade » du collège, sur la route de Rieux. De tout cela Georges gardera une mémoire fidèle, même lorsqu'il aura vu se succéder, dans les deux mondes, bien des paysages et des panoramas divers.

(1) La famille revint à son lieu d'origine, Saint-Servan. On sait que cette ville fut le berceau de l'admirable congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres. Une tante de Georges, Mme de Corbinière, a raconté dans un intéressant volume ses souvenirs personnels sur les héroïques débuts de la « Petite Œuvre » avec Jeanne Jugan et ses compagnes.

Non qu'il fût déjà parfait dès cette époque. Une année que les vacances de Pâques étaient quelque peu orageuses, Madame de la Motte, sans attendre la rentrée, ramena son fils à Redon. Celui-ci eut bien de la peine à se résigner. Trente ans plus tard, il en vibrait encore... N'avait-il pas projeté de s'enfuir en Afrique, en Amérique, n'importe où... mais bien loin?... « Eh bien! ajoutait-il en rappelant ces émotions de collégien, c'est un mot doux de papa qui m'a sauvé alors. A quelque temps de là, je recevais ma vocation. »

Cet appel fut soudain, et la réponse ne fut guère moins prompte. Deux ans après, le bon Père Eudiste (1) qui avait assisté de plus près à cette transformation radicale, la décrivit à deux novices jésuites qui faisaient leur pèlerinage, à pied et en mendiant selon la coutume, et que Saint-Sauveur hébergeait à leur passage. L'un d'eux, le P. H. T., nous a conservé cet entretien. « Le Frère de la Motte n'a pas toujours été tel que vous le voyez maintenant. Mais, en dépit de tous, j'espérais toujours en mon Georges. Vous a-t-il raconté sa conversion? C'était à la fin de son séjour ici. S'ennuyant à la chapelle, il se mit à lire par distraction le récit de la Passion dans son eucologe. Peu à peu, il y prit goût et bientôt il ne put s'en détacher. Cela opéra en lui un vrai changement qui aboutit à le diriger vers le noviciat... Je vois que le cher Georges persévère et j'en remercie le bon Dieu. Il fera un saint religieux et un fameux apôtre. »

Le collégien serait donc prêtre et même... jésuite! Les vœux de sa pieuse mère se trouvaient réalisés. Le 7 septembre 1878, il entrait au noviciat de la « Butte du Pélican » à Angers. Il n'avait que dix-sept ans, mais une vocation bien précise et beaucoup de courage.

(1) P. Talabardon.

CHAPITRE II

FORMATION RELIGIEUSE — VOCATION AUX MISSIONS

« Généreux, ardent, mortifié, il avait, nous dit un de ses compagnons, pris le Père Olivaint comme modèle, et il faisait l'édification de tous. » — Le temps heureux de sa première formation religieuse s'écoulait dans une apparente uniformité, interrompue seulement par le pèlerinage traditionnel (1) et par le mois passé dans les exercices de l'hospitalité chez les Petites-Sœurs des Pauvres, quand les décrets de 1880 vinrent interrompre la tranquillité du noviciat.

Expulsé de la maison, le R. P. A. Platel et ses enfants reçurent d'abord quelque temps, au château des Rues, le vivre et le couvert chez le comte de Rougé qui avait un fils parmi les jeunes proscrits. Rien ne fut épargné, pas même... une chasse au blaireau, pour adoucir

(1) Le but assigné au Frère de la Motte et à son compagnon fut Notre-Dame de Chartres.

par quelque distraction le chagrin du départ... Le Frère Georges, lui, était avant tout préoccupé de ne rien perdre de ses exercices de piété ou de mortification. Ainsi il avait découvert un grenier isolé qu'il avait choisi pour y prendre la discipline, tandis qu'un de ses compagnons montait la garde à l'entrée.

Réduite à l'exil, la maison d'Angers se transporta dans le pays de Galles, à Aberdovey. C'est là que, le 8 septembre 1880, le Frère de la Motte prononça ses premiers vœux et que, le 17 juin suivant, il recevait les ordres mineurs. Il passa à Paris les premiers mois de 1882 pour se préparer au sous-diaconat et, le 25 mars, il fut ordonné par Mgr Freppel, dans la chapelle de la Maison-Mère du Sacré-Cœur, boulevard des Invalides.

Ce séjour loin de la communauté coïncida pour le Frère Georges avec l'appel définitif aux missions lointaines.

Sans soupçonner le motif de ses luttes, ses compagnons devinaient bien que, dans son âme, se livrait alors un combat. — Quand il retourna continuer à Aberdovey ses études littéraires, le Frère de la Motte, se considérant déjà comme un futur missionnaire, voulut commencer à se préparer à toute éventualité. Il apprenait des recettes de cuisine et, un matin que son maître de littérature française, le P. Longhaye, partait en voyage, il réclama l'honneur de lui préparer son déjeuner; la côtelette fut, paraît-il, parfaitement cuite à point.

Ses études n'en étaient pas négligées pour autant. Sa formation classique, si bien commencée à Redon sous la direction d'un professeur éminent, M. Zacharie Gaudin, se poursuivait au cours du P. Longhaye. Dès ce moment aussi, le Frère Georges s'adonnait à une lecture assidue des Saints Pères et, prévoyant que plus tard les bibliothèques lui feraient défaut, il dépouillait tous les grands sermonnaires. Ce fut pendant sa philosophie à la maison Saint-Louis de Jersey qu'un appel du R. P. Cataldo, supérieur de la mission des Montagnes-Rocheuses, décida définitivement le Frère de la Motte en

faveur de l'apostolat chez les Indiens (1) du Far-West américain. Il n'en fut pas moins envoyé pendant une année comme surveillant et professeur de mathématiques au collège français fondé quatre ans plus tôt à Cantorbéry par le R. P. de Sesmaisons et que gouvernait alors le R. P. du Lac.

Au mois de juillet, en considération de sa grande dévotion au Sacré-Cœur, il obtenait d'aller faire à Paray-le-Monial sa retraite annuelle, puis il revenait à Jersey pour y aborder sans plus tarder la théologie.

Il y était depuis deux ans quand il crut devoir demander au R. P. Labrosse, devenu provincial, d'achever ses études à Woodstock, en Amérique, plus près du théâtre futur de son apostolat.

Après une réponse affirmative, le P. Georges se hâtait d'écrire le 24 juin au R. P. Labrosse : « Hier j'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je l'ai reçue comme des mains de Notre-Seigneur. Mon bonheur ne connaît plus de bornes; je vais aller où le bon Dieu a daigné m'appeler et je vais y aller à l'heure du bon Dieu, indiquée par mes supérieurs! O quel bonheur de pouvoir enfin consommer le sacrifice que Notre-Seigneur m'a demandé il y a plus de six ans! Aujourd'hui, enfin je puis offrir au bon Maître quelque chose qui me coûte vraiment... Je ne puis assez vous dire, mon Révérend Père Provincial, de quelle reconnaissance mon cœur déborde pour vous, à qui je dois mon bonheur... Maintenant, il me reste une grande grâce à vous demander... c'est celle d'être ordonné prêtre avant mon départ...

Avant de vous faire cette demande, mon Révérend Père Provincial, je me suis recueilli, tâchant de faire abstraction de la vivacité de mes désirs... Depuis dix ans, je pense continuellement au sacerdoce; pendant cet intervalle, j'ai bien souvent demandé au bon Dieu de

(1) Peut-être le souvenir d'une tante, morte en 1816 à Sainte-Marie des Bois (Indiana), influa-t-il sur ce choix. Cf. *Une Femme apôtre, Irma Le Fer de la Motte*, par Mme de Corbinière. Paris, Lecoffre. 1879.

rapprocher pour moi la date de ma prêtrise et mon désir a été si vif que je n'ai pu assister ici aux ordinations de septembre une seule fois sans pleurer d'envie. Si le désir du sacerdoce en était une préparation suffisante, je crois pouvoir dire sincèrement que j'ai désiré cette grâce de toutes mes forces...

Enfin, mon Révérend Père, je vous demande la permission d'invoquer un autre argument. Mon père et ma mère ont été bien généreux envers le bon Dieu, ils lui ont donné de grand cœur deux enfants sur trois (1)... Ma mère surtout n'a jamais cessé de demander la grâce de me voir à l'autel... ce serait pour elle et pour mon père une grande consolation au moment de la séparation, et cette consolation les aiderait à offrir encore plus généreusement le nouveau sacrifice que Notre-Seigneur va leur demander. »

Comme la précédente, cette nouvelle requête fut accueillie favorablement. Aussi, le 5 juillet, le Père Georges écrivait-il, transporté de joie, au R. P. Provincial: « J'ai reçu la lettre qui m'apportait la grande, l'inestimable grâce du sacerdoce. Depuis ce moment, il me semble que je ne vis plus sur la terre; un bonheur inexprimable inonde mon âme, je ne vois plus rien, je n'entends plus rien autour de moi; toutes les préoccupations du départ, des examens, toutes les appréhensions ont disparu; je ne pense plus qu'à une chose, à la grâce que vous avez bien voulu m'accorder, mon Révérend Père. Cette pensée m'absorbe si complètement, que je me trouve à peu près muet pour remercier le bon Dieu; je passe tout mon temps à lui dire: « Mon Dieu, je vous remercie... » Aussi vous ne serez pas surpris de

(1) Dans un album de famille, au-dessous d'une photographie qui représentait le commandant de la Motte en uniforme, appuyé sur son sabre, un de ses neveux avait écrit ce quatrain :

Dans l'officier, main sur la garde,
C'est le père que je regarde.
Deux fils à Dieu : double bonheur...
Ses deux seuls fils... suprême honneur!

ne pas me trouver beaucoup plus éloquent... Je vous devrai, mon Révérend Père, le bonheur d'avoir célébré près de quatre cents messes de plus dans ma vie. »

Il n'y avait pas de temps à perdre. — Le Père Georges ne tardait pas à se mettre en retraite, puis il partait pour Saint-Brieuc où, le 22 juillet, Mgr Bélouino (1) lui conférait le sacerdoce dans la chapelle du séminaire. — Le 31, fête de saint Ignace, le nouveau prêtre bénissait le mariage de sa sœur Dolorès avec M. de Parcevaux et, le 18 août, il s'embarquait pour l'Amérique.

A peine arrivé à New-York, ce fut à un de ses frères en religion que le jeune missionnaire consacra les prémices de son ministère. En passant dans un corridor de la maison où il était descendu, il vit un Père sortir en chancelant dans sa cellule : il se mourait et voulait un prêtre. Le Père Georges eut le temps de l'absoudre avant de recevoir son dernier soupir.

Bientôt après, il poursuivait à Woodstock, avec la même ardeur qu'à Jersey, ses études théologiques. En lui imposant quelques sacrifices, sa nouvelle vie dans une province américaine lui procurait un surcroît de consolations spirituelles. « Je suis heureux, écrivait-t-il en avril 1889. La grande raison de mon bonheur c'est, avant tout, parce que j'ai trouvé Notre-Seigneur plus que je ne l'avais trouvé depuis bien des années. Jusqu'à présent, j'avais eu la vie très douce dans la chère province de France; tout marchait à souhait, rapports faciles, affectueux avec tous nos supérieurs, relations cordiales avec tous mes frères. Ici, par la force des choses, j'ai été un peu isolé, sevré de toutes ces consolations et j'ai dû demander au bon Maître ce que je ne trouvais plus hors de Lui. Le saint sacrifice et la sainte eucharistie sont devenus mon grand, mon seul bonheur. Bienheureuse

(1) Ancien évêque d'Haïti, Mgr Bélouino, de retour en Bretagne, s'était retiré dans son diocèse d'origine.

(1) Le P. Georges avait reçu le diaconat, dix mois plus tôt, le 8 septembre 1887 à Jersey, des mains de son parent Mgr de Forges, évêque titulaire de Ténarie.

nécessité que celle-là... Il y a bien longtemps d'ailleurs que j'ai senti que le seul moyen de me sanctifier était de souffrir un peu... »

Aux mois de juillet et d'août, les vacances lui permirent de se dévouer au ministère paroissial et d'utiliser, au confessionnal et en chaire, la science de l'anglais qu'il avait considérablement accrue, les mois précédents.

L'année suivante fut consacrée à la préparation d'un grand acte de théologie. Frappés de la supériorité qu'il montrait dans les études scolastiques, ses professeurs furent d'avis de lui en faire donner un témoignage public dans une séance solennelle qui, en Amérique surtout, avait alors quelque chose de tout à fait exceptionnel et fit sensation. — Un fascicule de 67 pages in-8 en donnait le programme complet; il était intitulé : G. de la Motte, S. J. : *Theses ex universa theologia in collegio maximo Woodstokiensi propugnandae.* — La soutenance eut lieu le 20 septembre 1890 et fut un brillant succès. Le cardinal de Baltimore et nombre d'évêques étaient présents. Ils purent applaudir chez le jeune théologien une érudition très étendue, une remarquable maîtrise de ses matières et, plus que tout le reste, « une modestie et un tact admirables » dans la réfutation des objections. Tel est le témoignage que lui rendit un article paru dans un *magazine* américain.

Cet exploit fit souhaiter de le retenir à Woodstock comme professeur, mais le P. Georges obtint de ne pas être détourné de l'apostolat auprès des Indiens du Far-West. C'est pourtant au sujet de cette mission qu'il écrivait peu auparavant : « Je ne pense jamais aux langues indiennes sans sentir un frisson courir dans mes veines; heureusement que le bon Dieu sera là pour m'aider... Plus j'avance plus je me convaincs que la vie aux Montagnes-Rocheuses est vraiment crucifiée. »

CHAPITRE III

DÉBUTS DE MISSIONNAIRE

Envoyé d'abord à Saint-Ignace dans le Montana, le Père Georges pouvait bientôt écrire : « J'ai déjà exercé le saint ministère et le bon Dieu m'a donné de vraies consolations. Le peuple des *farmers, settlers, miners, trappers,* la classe de ceux qu'on appelle les *outlaws,* les gens de sac et de corde me vont tout à fait. J'ai un vrai attrait pour eux et j'espère que, le bon Dieu aidant, je ferai quelque chose. Les Indiens ont une grande place dans mon cœur. Je ne sais pas encore parler indien, voilà le malheur, mais je me sens tout dévoué pour tout ce qui les concerne. »

Bientôt il était mandé à De Smet Mission et le spectacle que lui offrit la tribu des Cœurs d'Alène le ravit complètement. La mission des Cœurs d'Alène, où je me trouve actuellement, note-t-il en avril 1891, est vraiment belle. Nos Indiens n'ont pas seulement été convertis, mais ils sont devenus travailleurs. Leurs terres rapportent beaucoup (1). Le bonheur, la paix surnaturelle

(1) Les récits du P. de la Motte à ce propos fourniraient un curieux appendice au chapitre de Chateaubriand sur l'*Eglise et l'agriculture* (Génie du Christianisme, IVe partie, livre VI, ch. VII.)

est peinte sur leurs visages. Le bon Dieu est bien aimé et bien servi ici. Cette tribu est l'œuvre du Sacré-Cœur. Trois fois au moins, le P. Joset a reçu l'ordre de l'abandonner et, trois fois, il a réussi à faire révoquer l'ordre, confiant qu'il était dans la puissance du Sacré-Cœur. En me rendant à la mission, j'ai entendu un vieux *settler* américain dire à un autre : « Cette mission est stupéfiante, les Pères Jésuites font des Indiens ce qu'ils veulent, ils les manient comme nous autres une poignée de paille. » Et c'est vrai. Le P. Cataldo surtout fait la pluie et le beau temps. D'ailleurs, c'est la même chose partout; il est merveilleux dans ses rapports avec les Indiens; son influence morale est extraordinaire. C'est une bénédiction pour la mission de l'avoir pour supérieur. »

Si le R. P. Cataldo avait ainsi fait venir près de lui le P. de la Motte à De Smet, c'est qu'il voulait le conduire lui-même à Colville, la nouvelle résidence dont il allait lui confier la direction.

Le jeune supérieur (il venait de prendre trente ans) se hâta de faire part au R. P. Labrosse de sa « stupéfaction » en se voyant investi d'une charge.

« Je me remets entre les mains du bon Dieu, écrit-il le 19 avril 1891. Le poste que le P. Cataldo me donne est un poste difficile. La mission de Colville est considérée comme la plus rude de toutes; il n'y a que les gens très mortifiés à l'aimer... Les empiètements des Blancs ont rejeté les Indiens au delà de la rivière Colombie, ce qui rend les allées et venues très difficiles, voire même dangereuses. — Chaque visite de malade suppose un voyage à cheval de deux ou trois jours, quelquefois dix jours, dans un pays absolument sauvage. Tout le personnel, Pères, Scolastiques, Frères, Sœurs, domestiques, garçons et filles des écoles indiennes, vit des ressources de la mission. J'ai donc à être fermier aussi. La position matérielle est très loin d'être satisfaisante. Vous voyez, mon Père, que j'aurai fort à faire. Inexpérimenté comme je le suis, que peut-on attendre de moi? Enfin, l'obéissance me sauvera et si je *pull through*, comme on

dit, j'acquerrai beaucoup d'expérience en peu de temps. »

La réalité devait dépasser son attente.

Laissons-le décrire lui-même, dans une lettre à son père datée du 25 juin, sa nouvelle vie parmi les Têtes-Plates, deux mois après son installation :

« Je viens causer un peu avec vous entre deux chevauchées apostoliques, car il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit. On vient à l'instant me chercher pour un malade qui vit à dix-neuf milles d'ici, ce qui signifie que je vais avoir à rester à cheval huit ou neuf heures.

Comme le malade n'est pas à toute extrémité, je vais attendre que la chaleur soit moins forte. Mon cheval et son cavalier ont ceci de commun qu'ils n'aiment pas les fortes chaleurs. Il y a quelques jours, j'ai eu un *sick call* à peu près dans les mêmes conditions, et mon mâtin de cheval s'est très mal comporté. Je n'ai jamais vu la mort de si près. Nous longions un précipice; il s'est cabré soudain, devant un serpent. J'avais le Saint Sacrement avec moi, ce qui m'a valu de garder mon sang-froid, car je n'ai peur de rien quand je l'ai. Les anges feront, j'en suis sûr, un miracle, s'il le faut, pour le sauver, *Lui*. Je ne saurais dire comment je me suis tiré de ce mauvais pas. Le serpent eut heureusement la bonne idée de se sauver, sans quoi mon cheval aurait sûrement perdu... sa tête et celle de son cavalier. Je suis généralement très prudent, mais que voulez-vous faire avec un cheval peureux? il se cabre pour un rien et a peur de tout. Si j'avais de l'argent, j'achèterais un cheval mieux dompté, mais ils sont rares, dans la vallée. Je vais tâcher de me faire offrir un bon cheval par un de mes amis Indien, celui-là même dont parle l'article du journal que je vous envoie; il en a trois ou quatre cents.

Vous désirez sans doute avoir quelques détails sur ma nouvelle vie. Comme vous savez, Colville était autrefois le centre d'une réserve indienne. Les Indiens vivaient autour de nous. Peu à peu les Blancs ont envahi cette partie et ont refoulé les Indiens jusqu'au delà de la grande rivière Columbia, qui est à environ six milles

d'ici. Les Indiens sont à au moins quarante milles de nous. Quelques-uns d'entre eux sont à cent, deux cents milles; vous voyez l'inconvénient. D'abord ils n'aiment pas à nous envoyer leurs enfants si loin, dans une terre « blanche. » — Eux-mêmes, malgré leurs instincts de voyageurs, ils ne peuvent pas venir souvent à la mission. D'ailleurs, ils ont, pour y venir, à traverser la Columbia, qui est excessivement dangereuse à traverser Kettle Falls, ville blanche, où les tavernes abondent, et finalement ils ont à séjourner à la mission qui n'est plus terre indienne. Et ils le sentent; que de fois je leur ai entendu dire : « Si nous creusons ici, nous trouvons les ossements de nos pères; c'est une honte pour nous de les avoir abandonnés; nous aurions dû mourir plutôt que de les laisser aux Blancs (aux Soïalpis). » On croirait entendre un discours de Tite-Live.

D'un côté donc, les Indiens ont répugnance et difficulté à venir nous trouver; de l'autre, nous avons de réelles difficultés à aller à eux. Le moindre voyage suppose un déplacement de trois ou quatre jours. J'ai des paroissiens à deux-cent-cinquante milles d'ici, sans parler des Kalispels qui sont à deux-cent-cinquante milles de ce côté-ci de la Colombie, perdus dans les montagnes. Ma présence ici est nécessaire à cause de bien des difficultés. Tous les Blancs de la vallée et les métis tirent à boulets rouges sur nous, et je ne puis pas les abandonner. D'ailleurs, ils ont plus besoin du prêtre que les Indiens, à vrai dire.

De ceci vous pouvez conclure que ma vie est extrêmement agitée. Les jours vont mais ne se ressemblent pas. Je ne suis jamais sûr de pouvoir coucher dans mon lit le soir. Mon cheval est toujours à l'écurie, prêt à partir. Tous mes moments libres sont pris par l'administration de la maison. Notre situation financière est déplorable; j'ai à tâcher de tirer de la ferme tout ce qu'elle peut rendre. A chaque instant des Indiens nous arrivent pour nous raconter leurs misères, pour se faire « guérir le cœur » comme ils disent. Ce sont des histoires qui n'en finissent pas. D'autre fois, ils viennent pour

une médecine; couverts de plaies scrofuleuses, ils veulent que la Robe-Noire les panse et les guérisse. J'ai à les recevoir, les écouter, les loger, les nourrir. Ah! si j'étais au milieu d'eux, n'ayant qu'une cabane ou logeant sous la tente, je pourrais faire tout cela, mais ici, avec une ferme, deux écoles, des Blancs à desservir, que faire? J'attends sous peu un nouveau Père Canadien qui pourra m'aider; j'espère qu'il sera ministre et je me déchargerai de la ferme sur lui.

La semaine dernière, malgré mes occupations multiples, le Père Supérieur de Spokane Falls (une ville de 45.000 habitants qui est à cent milles d'ici) m'écrit de venir donner le panégyrique de saint Louis de Gonzague au Collège et à la paroisse. J'ai dû passer trois nuits à écrire le panégyrique car l'étude de l'indien a complètement rouillé le peu d'anglais que j'avais acquis autrefois. Je me suis exécuté. Je crois même que les journaux ont imprimé mon sermon. Si oui, je vous l'enverrai. Ce voyage m'a pris deux jours entiers, et voilà qu'on veut m'inviter à retourner pour prêcher je ne sais plus quoi. Vous voyez quelle mosaïque d'occupations. Aujourd'hui prédicateur dans un milieu fashionable; demain missionnaire des fermiers et *settlers,* après-demain curé de campagne, faisant mes offices à la mission; le jour d'après, missionnaire des Indiens, maître d'école des enfants indiens et, chacun de ces jours, fermier, comptant mes moutons, mes petits « messieurs », mes poulets, examinant les *wagons,* les vaches, etc... Et je ne suis qu'un novice pour tout cela, novice en langue anglaise, novice en indien, novice comme missionnaire, novice comme supérieur, novice comme administrateur de ferme. Si je savais l'indien, je m'en tirerais encore, mais je ne le sais pas, j'ai à l'apprendre. Comme notre mission se civilise, j'ai à étudier l'anglais, car je suis ambitieux, je veux arriver. Mais il me faut des loisirs.

Quelle drôle de vie, n'est-ce pas? Il faut dire pourtant que cet endroit-ci est le seul de son espèce. Les autres centres de la Mission sont ou tout « blancs »,

comme Missoula et Spokane Falls (où il n'y a qu'un petit groupe d'Indiens à trois milles du collège) ou tout « rouges » comme Saint-Ignace, les Corbeaux, les Gros-Ventres, où les Blancs ne sont qu'une exception. Malgré tout, cher papa, ne croyez pas que je me plaigne. Oh! non, seulement c'est dur d'avoir à faire l'ouvrage de dix missionnaires et de ne pouvoir par conséquent rien bien faire. Ces sermons de ville me tracassent beaucoup, car ils m'obligent à étudier l'anglais, et chaque minute donnée à l'anglais me semble un vol fait aux pauvres Indiens.

L'anglais dont je me sers avec mes paroissiens, enfants et *settlers* est parfaitement suffisant et ne m'inquiète pas, mais l'anglais de ville est tout différent; je suis obligé de faire du style.

Allons, cher papa bien-aimé, je vous laisse pour mon *sick call*. C'est une pauvre femme qui est très malade. Elle a d'horribles convulsions et perd connaissance deux ou trois fois par jour. Je vais lui porter tous les sacrements.

Je vous envoie le compliment écrit et débité par une fille indienne en mon honneur, le jour de saint Georges, et quelques lettres que j'ai reçues de mes moutards indiens à l'occasion de mon entrée en charge.

Il faut que vous sachiez que nous donnons à nos enfants un nom américain, ceci vous expliquera les signatures. Ils sont tous Indiens.

Adieu, cher papa et chère maman, il se peut qu'avant longtemps, la mission de Colville change d'aspect. Je pousse dur pour suivre les Indiens sur la Réserve, je finirai peut-être par obtenir... Bientôt je vais aller faire une excursion chez les Kalispels et vivre avec eux sous leur tente.

Quand je reviendrai je me laverai bien avant de vous écrire... »

On le comprend sans peine, la santé, l'entrain et les trente ans du jeune supérieur, ne pouvaient résister longtemps à pareil surmenage. Moins de deux mois après

avoir écrit ces pages débordantes de zèle, il succombait à la peine.

Dans une lettre au R. P. Labrosse, le supérieur de Gonzagua College, le R. P. René, décrivait bientôt la marche inquiétante de la maladie, l'angoisse qui étreignait tous les amis du Père et l'extrême affection qu'en si peu de temps celui-ci avait inspirée dans toute la mission.

Spokane Falls, 5 septembre 1891.

... Hélas! c'est la fièvre typhoïde qui s'est déclarée nettement il y a quelques jours. Le cher Père Georges de la Motte l'a contractée dans un office de charité. Appelé il y a quelques semaines auprès d'un pauvre Indien qui se mourait de la typhoïde, il y alla quoique déjà fatigué, resta longtemps près du moribond et s'en revint à cheval. Ce fut le dernier coup qui l'acheva. Comme il n'y avait pas de médecin à portée de Colville Mission, il reçut les soins du Père Parodi, assisté des Sœurs qui dirigent l'école indienne. Dès que la nouvelle de son état arriva à Spokane, je me hâtai de le prier de venir aussitôt que possible à Gonzagua College; quelle bonne occasion pour nous tous ici de posséder au milieu de nous le Père Georges et de lui marquer notre affection en Notre-Seigneur... Nous le croyions en convalescence. Le 25, fête de saint Louis, il vint au réfectoire. Il était très heureux de se retrouver en famille au sein d'une communauté relativement nombreuse. Le mercredi 26, je partis pour Vancouver où se tenait le synode diocésain auquel le P. Georges devait assister. Il avait écrit à Mgr Yunker pour le prier d'excuser son absence forcée. Hélas!... vers la fin de la semaine, le Père Georges se sentit moins bien et, le dimanche, la fièvre était si forte que le Dr Webb alarmé, ordonna de le conduire dans la maison du Sacré-Cœur de Spokane où les sœurs de la Providence soignent les malades avec un dévouement et un succès connus. Le Père Arthuis, notre ministre, de l'avis du Père Van Gorp, procureur

de la mission, consentit à laisser le Père aller dans cette maison de la charité.

Je revins de Vancouver le lundi 31 août. Je courus auprès du malade. Il était prêt à mourir si c'était la très sainte volonté de Notre-Seigneur, et cela, disait-il, sans regret et sans peine. Son sacrifice était fait d'avance et entier. Depuis, le mal n'a fait que s'aggraver. Le Père Cataldo, de retour de Seattle le mercredi, fut fort affecté en le voyant dans cet état. « Quelle perte pour notre mission, s'écria-t-il en soupirant, si nous venions à le perdre! » Nous prions beaucoup. A Colville tous, Pères et enfants de l'école indienne, font une neuvaine en l'honneur de la Très Sainte Vierge pour le rétablissement de leur Père bien-aimé. Dieu seul est notre espérance et peut nous conserver une vie si précieuse... »

En communiquant au Père Transito de la Motte, frère du malade, ces alarmants détails, le R. P. Labrosse ajoutait lui-même : « Que Dieu daigne nous conserver notre bon Père Georges que j'aime si tendrement et qui mérite si bien d'être aimé! »

Tant de supplications devaient être exaucées. Le missionnaire échappa à ce danger, mais ce fut pour retomber bientôt dans un autre plus redoutable encore. Lui-même en donnera le détail.

Sacred Heart Hospital,
Spokane (Wash.) 1 déc. 91.

Cher et bien-aimé papa,

J'ai longtemps hésité avant de vous écrire cette lettre, car elle va vous faire de la peine, à vous et à chère Maman, mais comme j'ai peur que la chose dont il est question vous arrive d'un jour à l'autre, j'aime mieux tout dire franchement et calmer vos inquiétudes.

Donc me revoici à l'hôpital, non plus dans le quartier des fièvres mais dans le quartier de chirurgie. Il

Le Père de la Motte portant le Saint Viatique, surpris par un serpent... (p. 27.)

était décidé par le bon Dieu que l'année 91 serait une année d'épreuves pour moi.

J'ai presque donné ma vie en septembre. J'ai dû donner du sang en novembre. Je vous ai dit dans ma dernière lettre qu'il me restait une grosse tumeur au-dessus du cœur. J'ai consulté et reconsulté les médecins qui n'ont pu me dire ce que c'était; j'ai mis cataplasmes sur cataplasmes, qui n'ont rien fait. Pendant mon séjour à Yakima, la douleur a augmenté au point de me rendre tout sommeil impossible. Quand j'ai vu cela, je me suis décidé à reprendre le chemin de Spokane, qui est à huit heures de chemin de fer de Yakima. Le jour de mon départ, une forte inondation au-dessus de Yakima empêcha le Northern Pacific de circuler : je pris un freight train. Le voyage fut très pittoresque, mais très mouvementé aussi; j'ai fait huit bonnes heures de Purgatoire dans la cambuse, je vous assure. Le lendemain de mon arrivée, le bon Père René fit venir les trois meilleurs chirurgiens de Spokane et une grande consultation eut lieu. L'opinion générale était que ma tumeur était causée par la carie de la sixième côte du côté gauche, ou bien par une inflammation du périoste de la même côte. Tous décidèrent qu'une opération était nécessaire. On télégraphia au Père Cataldo; il donna son consentement et, le 18 novembre, je repris le chemin de l'hôpital. La douleur était si forte que je ne pouvais plus célébrer le saint sacrifice. L'opération fut fixée au 20 novembre (anniversaire de mon grand acte). Il paraît que le cas était intéressant, car les trois chirurgiens consultés invitèrent quatre autres chirurgiens à l'opération. Le 20 novembre à dix heures du matin, les sept docteurs envahissent ma chambre, m'auscultent et m'invitent à me préparer. L'amphithéâtre se trouvait juste en face de ma chambre; les docteurs se retirent là pour se consulter. Moi j'embrasse mon crucifix et j'attends. Le Père René et un autre Père étaient là. Je n'ai jamais rien vu qui ressemblât plus à une exécution. Après une heure d'attente, un docteur vient me dire que les

docteurs ne s'entendent pas sur la manière de procéder, qu'ils ont besoin de vingt-quatre heures de plus pour se décider. Allons bon, vingt-quatre heures d'attente!

Le 21, jour de la Présentation de la Sainte Vierge, les sept docteurs reviennent. Cette fois, ils s'entendent. A dix heures et demie précises, on m'invite à passer dans la salle de chirurgie où mes sept docteurs sont en manches de chemise. Sur la table, des couteaux, des instruments de toute sorte, des éponges... etc... Au milieu de la chambre, la table de dissection. Je fais mon signe de croix et me couche sur la table. Le Père René se tient auprès. Un des docteurs s'avance pour m'endormir au chloroforme. Un autre docteur, qui m'avait soigné pendant ma typhoïde et qui savait que mon cœur n'était pas très vaillant, me dit alors: « *Father, if you can stand the operation without anaesthetic, it will be better. Chloroform is not good for your heart.* » J'étais très content car il m'en coûtait d'être endormi; il me semblait que je n'oserais plus regarder mon Crucifix après cela. En conséquence, je dis aux docteurs que j'aimais mieux ne pas être endormi. Plusieurs objectèrent, disant que j'allais probablement m'évanouir; je leur dis pour les rassurer que je ne regarderais pas la blessure qu'ils allaient me faire. En conséquence, le principal docteur s'approche : « *Brace up now, father.* » Il appuie son couteau sur ma poitrine et me fait un *gash* de huit pouces de long sur un pouce et demi de profondeur.

Le sang lui jaillit à la figure, pauvre docteur! L'os était à nu. On étanche le sang; ce fut long, car trois artères étaient coupées. Après quelques minutes on examine... on ne trouve rien, excepté un peu de sang noir... On gratte l'os, on élargit la plaie; les sept docteurs l'examinent et se mettent à discuter. Je trouvai le temps un peu long. Finalement ils décident qu'un des muscles était enflé et qu'il avait exercé une pression sur une artère, que le sang ne circulait plus librement et que l'affaire aurait pu devenir dangereuse.

Les sept docteurs recommencent à passer le doigt dans la blessure pour s'assurer qu'il n'y a rien.

Pendant ce temps, je tremblais de la tête aux pieds, j'avais la danse de Saint-Guy; le bon Père René tenait ma main droite et l'un des docteurs ma main gauche. Le troisième acte de l'opération fut sans contredit le plus long et le plus douloureux; il s'agissait de ficeler les artères qu'on avait coupées. Comme vous savez, une artère est comme un fil élastique tendu. Quand on les a coupées, elles sont rentrées dans les chairs. Il fallait les en déloger à l'aide du forceps. Le premier docteur ne put y arriver. Un deuxième s'y mit. Oh! quelle douleur. Il fouillait, fouillait et, quand il l'avait, il la tenait avec une pince, puis on la ficelait avec du fil de soie. Six fois, la pince dut fonctionner, et six fois j'éprouvai une douleur indescriptible. Je tremblais toujours. Les docteurs avaient les mains couvertes de sang. Le Père René m'encourageait. J'étais baigné de sueur. Le quatrième acte de l'opération fut long aussi, mais c'était la fin. On se mit à coudre une partie de la blessure, en laissant un pouce ouvert pour faciliter la suppuration. Quand tout fut fini, je dis aux docteurs que j'étais trop *stiff* pour me lever. Ils me transportèrent alors avec la table dans ma chambre et me déposèrent sur mon lit. L'opération avait duré trois quarts d'heure. Le Purgatoire doit être bien terrible... Je suis resté au lit depuis ce jour. Je souffre beaucoup, car tous les mouvements que je fais portent sur la plaie. On lave ma blessure tous les jours. Les docteurs sont unanimes à dire qu'elle marche splendidement. Un d'eux m'a dit qu'on ne pouvait pas imaginer quelque chose de mieux. Mais que c'est long! Voilà onze jours que je suis au lit, j'ai bien peur de ne pouvoir dire la sainte messe avant l'Immaculée Conception. La vieille douleur a disparu, mais la plaie me tourmente bien. La nuit dernière, je n'ai pu fermer l'œil. Comme vous pensez, je m'ennuie beaucoup, mais le bon Père René vient me voir tous les jours. Les sœurs font l'impossible pour moi. Les docteurs

eux-mêmes, quoique protestants, semblent s'intéresser à moi; ils viennent me voir souvent, et j'en profite pour avoir *a good talk* avec eux. Il y en a un qui parle religion.

Je ne puis aller plus loin, cher papa, mes nerfs sont déjà pas mal irrités par cette lettre. Merci, merci mille et mille fois pour votre si bonne lettre. Elle m'a été droit au cœur. C'est surtout quand je suis malade que je sens le bonheur d'avoir un bon papa et une bonne maman.

La maladie me fait presque rajeunir. Je dépends de tout le monde; on peut me faire tout ce qu'on veut. Le bon Dieu lui aussi me gâte. Je suis tout fier, j'aurai une cicatrice comme Notre-Seigneur, un peu plus haut que la sienne, voilà tout. Elle est horizontale, comme la sienne et je n'étais pas chloroformé non plus.

Dites de prier un peu pour la Robe-Noire du Far-West, que le bon Dieu lui rende sa santé et ses Indiens. (Je crois bien que le Père Cataldo va me donner une autre mission, bien que je reste encore supérieur de Colville).

Je vous embrasse, papa chéri, de tout mon cœur, mais je ne puis vous serrer fort, car ma blessure est ouverte. Ecrivez-moi bientôt, vous et chère maman; vos lettres me font tant de bien. J'étudie l'anglais à longueur de journée. Je lis Dickens avec délices.

Votre Georges-Ignace, S. J.

Cinq mois plus tard, le R. P. Cataldo pouvait envoyer de plus rassurantes nouvelles, en un français auquel ne manque ni une saveur d'anglicisme, ni des réminiscences d'italien :

« C'est réellement pénible que ce cher Père ait eu tant de maladies; mais notre bon Maître sait ce qu'Il fait et nous devons adorer sa divine volonté. Du reste, toutes ces croix-là lui donneront la formation du vrai missionnaire : c'est la manière, extraordinaire peut-être pour les autres, ordinaire pour nous, avec laquelle Notre-Seigneur nous prépare pour la conversion des

sauvages... Maintenant le bon Père se porte bien, seulement il doit être très prudent pendant un an ou deux. » (6 mai 1892).

C'est qu'au printemps de 1892, une nouvelle maladie avait mis de nouveau en grand danger la vie du Père Georges. Il en avait fait part, le 24 mars, au R. P. Labrosse : « Je suis à l'hôpital de Spokane pour la troisième fois depuis le mois d'août dernier. Cette fois-ci, j'ai été plus près de la mort que même en septembre. Mais, le jour où j'allais recevoir les derniers sacrements et où un *cablogram* allait vous être envoyé, le mieux s'est déclaré... J'ai beaucoup, beaucoup souffert cette fois, car je n'ai perdu connaissance que quelques heures, tandis qu'en septembre mon délire a duré vingt-deux ou vingt-trois jours. De plus, le bon Dieu a permis que le bon Père René fît une chute assez grave qui l'a empêché de venir me voir pendant quinze jours... Vers le 12 mars (1) les choses ont changé; le bon Dieu m'a donné de vraies consolations, une grande paix. J'ai reçu la sainte communion et la reçois presque chaque nuit. Heureusement je puis prier et aider ainsi la mission... »

Cependant, le Père n'était pas déchargé de sa supériorité. En mai, il écrivait au Père Provinvial de Paris: « Je reste à Spokane et toutes les deux semaines je vais faire une courte apparition à Colville plutôt en manière de distraction que pour affaires. Ici, j'étudie doucement une langue indienne et l'anglais, j'entends des confessions et je prêche une fois le temps. Vous voyez comme on me fait la vie douce et comme on prend soin de moi. Naturellement il m'en coûte de mener cette vie, mais la confiance du Père Supérieur dans l'avenir et aussi l'amélioration sensible de ma santé me donnent du courage. Comme il est bon d'être dans l'indifférence et de se remettre entièrement entre les mains du bon Dieu! Quand j'étais à l'article de la mort, j'étais heureux de mourir, maintenant je suis heureux de vivre. Dans ma dernière maladie, j'ai

(1) Jour où se termine la « neuvaine de la grâce », à saint François-Xavier.

eu une aventure qui arrive à peu de gens. Deux médecins venaient de m'examiner; en sortant de ma chambre, ils se croisent avec un prêtre séculier qui venait me voir. Le prêtre dit aux docteurs : « Comment va le malade? » J'entends distinctement la réponse, elle tinte encore à mes oreilles : « *The father is gone, he will be a corpse by to-morrow night.* (Le Père est perdu, il ne sera qu'un cadavre demain soir). » Cette parole ne m'a pas affecté du tout; j'ai simplement demandé à voir le Père René pour être administré. Ceci montre à coup sûr que la grâce du bon Dieu me soutenait merveilleusement. En somme, je ne trouve pas qu'il soit bien dur de mourir. Dans la première maladie je serais mort en pleine consolation sensible; dans la seconde, la mort eût été un soulagement et une délivrance. »

En décembre, le Père, réinstallé à Colville, subit une nouvelle épreuve. Il écrit au R. P. Labrosse, le 10 janvier 1893 : « Depuis trois semaines, j'ai été continuellement au chevet de mes enfants indiens dont plusieurs se mouraient de fluxion de poitrine. J'ai dû prendre cette besogne moi-même, étant le seul Père inoccupé de cette mission. Grâce à Dieu, aucun des enfants n'est mort, mais ils m'ont donné bien des soucis. » Il annonce en même temps que le R. P. Cataldo vient de le prévenir que, sous peu, il le relèverait de sa charge et l'enverrait à Saint-Ignatius Mission, se perfectionner en indien, en attendant septembre, quand le moment serait venu d'aller faire sa troisième année de probation à Florissant, dans la province de Saint-Louis (Missouri). Malgré ses attraits, le Père Georges avait en effet sacrifié, dans l'intérêt de sa mission, la consolation qui lui était offerte de revenir à Angers faire ce second noviciat sous la direction si enviée du R. P. de Maumigny.

« J'ai bien besoin de mon troisième an, continuait-il, car les derniers événements de ma vie ont amené bien des changements en moi. Mes forces, je le crains, ne reviendront jamais. Adieu mes beaux rêves... A défaut d'apostolat extérieur, l'étude, la théologie surtout, serait ma consolation, mais il ne peut en être question

ici. Je ne vois devant moi qu'un avenir bien noir... Si j'avais la santé, je me jetterais au milieu des Indiens. Si j'avais à enseigner, je me consolerais en pensant que je forme des ouvriers pour l'avenir... Je ne veux pas dire que je désire être ailleurs. Ce n'est pas du tout ma pensée. Si la Providence me changeait, je la bénirais sans doute, mais j'aime mieux mille fois mourir que de remuer un seul doigt en ce qui me concerne. Le R. P. Cataldo semble espérer quelque chose de moi... Pour moi tout est noir, mais je ferme les yeux et son opinion, plus que toute autre chose, me pousse à garder l'attitude dont je parlais. J'ai peur de contrecarrer les desseins du bon Dieu, quels qu'ils soient. »

Cet entier abandon à la conduite de la Providence divine devait être plus tard abondamment béni. Dès lors cependant, toute consolation apostolique ne lui était pas refusée. Ainsi ce fut vers cette époque qu'il fit la connaissance du petit Ignace dont nous tenons l'histoire de la bouche même du Père quand, en juillet 1902, il reparut en Europe pour la première fois.

Un jour donc, il vit venir à lui un petit garçon dont la figure ouverte et franche avait un air de santé qui faisait plaisir à voir et une expression vraiment belle parce que l'innocence se reflétait dans les yeux si purs. Très propre, avec une veste de peau bien ajustée, sur l'épaule une couverture de couleur voyante selon le goût des Indiens, tout dénotait dans sa personne la vigilance de sa maman. Il s'avance bravement vers le Père, lui donne une poignée de main comme à un ancien ami : « Bonjour, Jodge » (c'est-à-dire Georges, ces braves gens ayant l'habitude d'appeler leur missionnaire par son nom de baptême).

— Bonjour. Que me veux-tu?

— Je voudrais faire ma première communion.

— Très bien, mais d'abord, comment t'appelles-tu?

— Ignace.

— Sais-tu le catéchisme?

— Un peu.

— Qui te l'a appris?

— Maman.

Interrogé, l'enfant répondit parfaitement; non seulement il savait, mais, chose plus rare, il comprenait.

« Ignace, lui dit le Père, tu viendras me voir pendant trois jours, tous les matins et tous les soirs, pour que je te prépare à ta première communion. »

Le petit vint bien régulièrement entendre parler du péché et de ses conséquences, de la pénitence, de l'enfant prodigue, etc... A la fin de ces petites instructions, le missionnaire le faisait mettre à genoux et l'excitait à la contrition.

Enfin la première communion arriva; le jeune Indien la fit très pieusement et, le soir même, il amenait deux petits camarades en disant d'un air effaré : « Jodge, ils disent qu'ils ne se sont jamais confessés!... »

Depuis ce jour-là, le Père de la Motte et Ignace furent de grands amis. L'enfant était le plus souvent possible avec le missionnaire et quand celui-ci, appelé auprès des malades, devait faire quelque longue chevauchée, le jeune « Tête-Plate » sellait son meilleur cheval et galopait aux côtés de son maître.

Ils durent pourtant se séparer quand la troisième probation enleva, pour quelques mois, le Père Georges aux Montagnes-Rocheuses. A son retour, ce fut dans un autre poste qu'on l'envoya. Un jour on vint le trouver pour lui dire, en empruntant inconsciemment une expression évangélique : « Robe-Noire, *ton ami est malade* (1); il veut te voir. »

Voilà le Père aussitôt parti à cheval. Après une course fatigante, il trouve son petit Ignace bien changé depuis trois ans, maigri, épuisé, respirant à grand' peine, s'exprimant d'une voix haletante : « Je savais bien que je ne mourrais pas sans te revoir. » Confession, Viatique, Extrême-Onction, tous les sacrements furent administrés; le ciboire reposait sur un escabeau, entre une lampe et une chandelle qui tenaient lieu de cierges. Le mourant cependant était bien heureux;

(1) Cf. saint Jean, XI, 3.

la joie brillait dans ses yeux angéliques. Au missionnaire qui, un peu plus tard, lui demandait s'il regrettait de mourir, il répondait tout surpris : « Mais ne m'as-tu pas dit que j'irai au ciel?... Que regretterais-je alors?... » et à sa mère en larmes : « Souviens-toi de ce qu'a dit la Robe-Noire, elle ne veut plus que tu me parles de la terre mais seulement du bon Dieu. »

Si le Père de la Motte regretta d'avoir vu son enfant s'envoler pour le paradis trop tôt pour qu'il pût, ainsi qu'il l'avait rêvé, l'emmener en Europe et le présenter au Saint-Père, il fut grandement consolé de cette mort qui justifiait si bien son jugement habituel sur ses enfants dans la foi : « Quand ils se convertissent, ils se donnent si complètement à la religion, que nous croyons faire beaucoup pour la gloire de Dieu quand nous lui avons gagné une âme d'Indien. »

CHAPITRE IV

SUPÉRIORITÉS LOCALES CHEZ LES CŒURS-D'ALÈNE ET LES TÊTES-PLATES. RECTEUR DE SCOLASTICAT : SAINT-IGNACE ET SPOKANE

Pendant une longue année de repos physique et d'intense vie de l'âme, le Père Georges put goûter la vérité de ce qu'il écrivait quelques mois plus tôt : « Le Saint-Esprit est *l'Instructor principalis* à Florissant comme à Angers. »

Au sortir du troisième an, vers le début de l'été 1894, il était mis à la tête de la mission du Sacré-Cœur, à De Smet, chez les Cœurs-d'Alène. La communauté, qui comprenait un noviciat, comptait près de cinquante membres.

Quant à ses Indiens, tous des convertis du Sacré-Cœur, ils lui furent tout de suite extrêmement chers. Si, une fois ou l'autre, il lui fallut user de sévérité pour combattre chez eux le retour de danses superstitieuses, il n'éprouva guère de leur part que des consolations. Il les appréciait davantage encore quand il pouvait les comparer à d'autres tribus. Au commencement de juillet 1895, pour faire avec plus de recueillement sa retraite annuelle, il se retire dans une autre mission, celle des Nez-Percés. « J'y fus très bien, dit-il; jamais je n'ai

fait une meilleure retraite. » Mais combien les chrétiens sont inférieurs aux siens!

« Les Nez-Percés ont une langue très belle. Naturellement je n'en compris pas un mot, mais elle me ravissait... si douce, si harmonieuse... Quelle différence avec le Cœur-d'Alène, le Tête-Plate et le Kalispel...

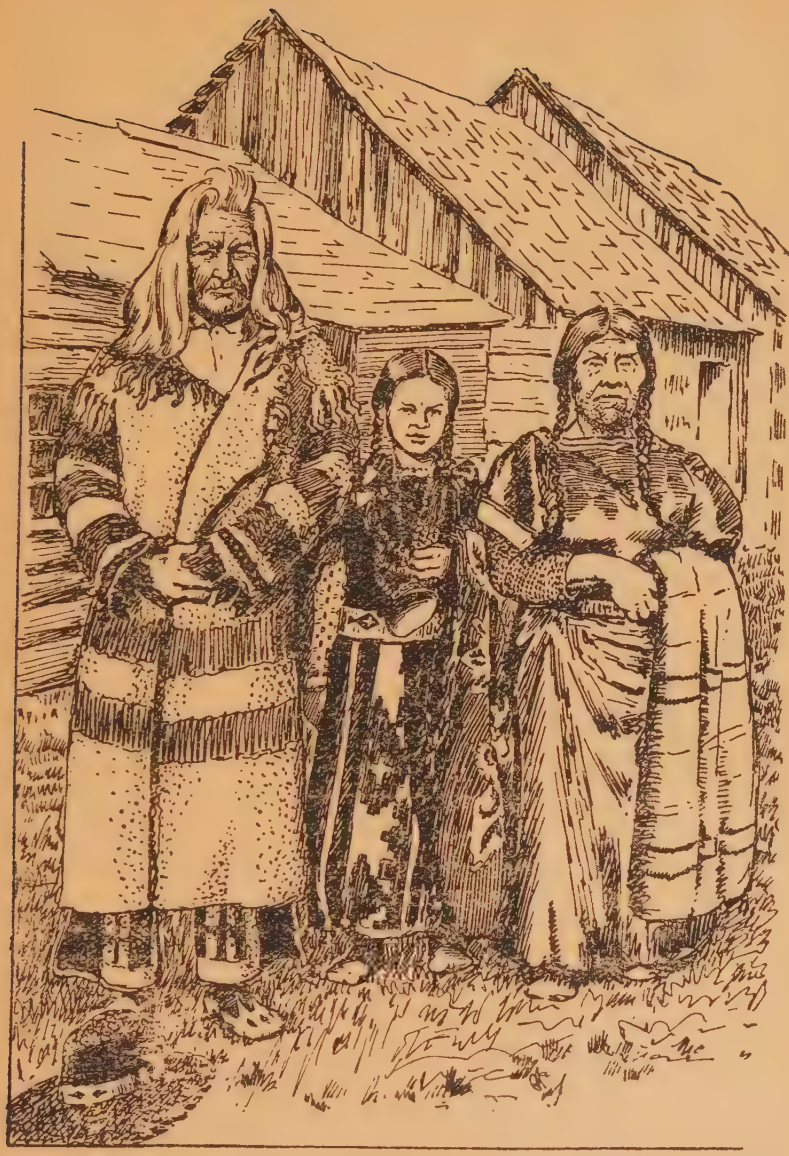
« *A kam kilikum* » signifie Mère de Dieu. « *Talaposananen* », priez pour nous. Mais hélas! les Nez-Percés ne valent rien; ils ont abusé de la grâce, j'en ai peur. Le soir de mon arrivée, j'ai dû traverser toute la réserve dans un buggy. Pendant trois heures je fus escorté par deux Indiens ivres, peints jaune et noir. Ils galopaient à nos côtés hurlant comme des démons.

Je confesse que j'étais vraiment effrayé, d'autant plus que je ne comprenais pas un traître mot de leur langue. J'essayai tous les dialectes que je connais, mais eux ne faisaient que rire de moi. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la frayeur que vous auriez eue si vous aviez voyagé avec moi ce soir-là. Quand les Indiens veulent être hideux ils le sont outrageusement, je vous assure. Pauvres gens! Mais malheur à ceux qui leur donnent l' « eau de feu! » Ils auront un terrible compte à rendre à Dieu au jour de la tribulation. »

Le bonheur du Père parmi ses chers Cœurs-d'Alène ne devait pas être de longue durée. Moins de six mois après cette retraite, il annonçait son changement.

Demain je quitterai De Smet. Je permute avec le supérieur de Saint-Ignace. Cette maison doit être un scolasticat cette année et le R. P. Supérieur m'en a confié la charge. Outre tous mes autres devoirs, j'aurai à enseigner la théologie. Saint-Ignace est notre plus grande mission. Nos bâtiments, à eux seuls, forment un village. Il y a quatre importantes écoles indiennes, plus la résidence. J'y ai déjà été et je sais assez bien la

(1) Le Père Georges garda principalement un souvenir attendri du grand chef des Cœurs-d'Alène, vieillard d'une finesse et d'une intelligence admirables, d'une remarquable éloquence et d'une touchante humilité, ainsi que de Régis, le principal policier de la tribu, un fier chrétien lui aussi.



Types d'Indiens.

langue. Colville, où j'étais avant d'aller au troisième an, est une dépendance de Saint-Ignace. Eh bien! mon cœur saigne de quitter les très chers Cœurs-d'Alène, mais, comme c'est la sainte volonté de Dieu, tout est bien. Aujourd'hui, je dis à quelques Indiens que je m'en allais. Si vous aviez vu leur figure! Les pauvres gens, tout sauvages qu'ils sont encore, ont des trésors de fidélité et d'affection dans leurs âmes. Plusieurs pleuraient et une seule de leurs larmes a plus de prix pour moi que des seaux de larmes versées par bien des blancs (*buckets of tears coming from many Whites*), car les Indiens ne sont pas démonstratifs d'ordinaire. Une chose est sûre, c'est que j'aime les Cœurs-d'Alène et que les quatorze mois passés au milieu d'eux furent les meilleurs que j'aie eus aux Montagnes-Rocheuses. Plusieurs viendront me voir à travers les montagnes. C'était mon intention de m'y rendre à cheval (trois cents milles) mais je suis pressé; j'ai reçu l'ordre de rejoindre mon nouveau poste le plus tôt possible car les scolastiques commencent à affluer de toutes les missions, et je dois être là. Je ne puis comprendre pourquoi j'ai été choisi pour cette charge. Je crains tellement de me mêler de la direction des jeunes religieux. Tant il est vrai, que notre divin Seigneur choisit pour son œuvre les plus faibles instruments! Priez pour moi, afin que j'édifie ma nouvelle communauté et l'aide à bien servir Dieu.

Ma santé a été très très bonne cette année. Je prends de l'embonpoint et deviens réellement robuste. Je puis supporter neuf ou dix heures de cheval sans beaucoup de fatigue, et la vie de missionnaire me convient parfaitement. Remerciez pour moi notre divin Seigneur et demandez-lui souvent que j'emploie à sa plus grande gloire ces forces qui m'ont été si miraculeusement rendues. »

L'hiver suivant apportait au nouveau recteur une immense joie : il se voyait appelé à prononcer les vœux solennels de profès.

Dès le 16 janvier, il fait part à ses parents du bonheur qui l'attend le jour de la Chandeleur.

« Je vous écris bien à la hâte pour vous annoncer une bonne nouvelle. Le 3 février, j'aurai le bonheur de prononcer mes vœux, et de devenir un jésuite accompli. Comme vous le voyez, la formation d'un jésuite prend du temps. Je suis dans ma dix-huitième année de vie religieuse et je n'ai jamais eu de retard. Je vais donc me donner à la sainte Compagnie de Jésus, ce que j'avais déjà fait, il y a seize ans, mais, cette fois-ci, la Compagnie va me recevoir et se donner à moi.

Aidez-moi à remercier le bon Dieu pour la grande faveur qu'il me fait et, si vous le pouvez, faites, s'il vous plaît, dire une messe pour moi le 3 février. Ce jour-là je ne dirai pas la sainte messe moi-même; ainsi l'exige le cérémonial des vœux : après le *Domine non sum dignus,* le R. P. Supérieur prendra le Saint-Sacrement et, se tournant vers moi, le tiendra exposé avec le ciboire. Je prononcerai mes vœux et ensuite je glisserai le papier entre les doigts du R. P. Supérieur qui, en échange, me donnera la sainte communion. Ceci vous explique pourquoi je ne célébrerai pas ce jour-là.

Nos scolastiques et tous les enfants sont en train de préparer une grande fête. Bien entendu, je suis sensé ne rien savoir. Cela m'amuse bien de voir leur adresse à cacher leur jeu.

Je suis bien occupé cette année-ci, mais ma santé se soutient fort bien. Je n'ai jamais été aussi robuste de ma vie. Les prédictions du bon Père Cataldo se sont réalisées à la lettre. Le climat de Saint-Ignace me va bien. L'hiver a été assez doux jusqu'à Noël, mais depuis nous avons eu de très grands froids. Aujourd'hui, le thermomètre est à 17 centigrades au-dessous de zéro. C'est un peu mieux que de coutume. Il neige dur.

Dans quelques jours, je vais aller à Cirlu et y faire ma retraite de préparation aux vœux. Je mènerai une vie tout à fait cénobitique : je préparerai moi-même mon dîner, soignerai mon cheval, etc... Quand on est en bonne santé, tout cela n'est qu'un jeu.

Je voyage pas mal depuis que je suis à Saint-Ignace; je vais souvent à Missoula, et même à Spokane, car je suis consulteur du R. P. Supérieur. Le reste du temps, quand je visite les Indiens à Cirlu, à Crow Creek, à Mud Creek, à Foot of the Pend'oreille Lake, à Camas Prairie, je vais à cheval. Après bien des tergiversations, je me suis finalement convaincu que les chevaux américains étaient inférieurs aux poneys indiens sous tous rapports. Ces poneys sont à demi sauvages c'est vrai, mais ils sont très résistants à la fatigue et extrêmement *fast*. Leur allure habituelle est le galop et ils sont aussi doux que des wagons de première classe. J'ai donc rompu avec les chevaux américains (1) et je ne monte plus que des chevaux indiens. Ils me donnent fort à faire; j'ai à me cramponner parfois au pommeau de la selle, mais, avec un peu d'attention, il n'y a pas de danger d'être jeté par terre. Ici, les selles ont de grands pommeaux; c'est fait exprès pour les besoins des cavaliers. Il ne ferait pas bon chevaucher avec les petites selles anglaises ou françaises, il y a trop de trous, d'arbres abattus, de ruisseaux, de bêtes fauves, de cadavres, de grands oiseaux; les chevaux s'effrayent de tout cela et bonsoir, si vous n'avez pas quelque chose pour vous retenir sur la selle! Je pèse environ cent-quatre-vingt-cinq livres et ma selle en pèse trente; vous voyez qu'il y a de quoi lester un petit poney; eh bien! pas du tout, ils courent comme s'ils n'avaient qu'une plume sur le dos... C'est surtout quands ils sont deux ou trois qu'ils courent, mais alors ils n'ont pas peur et c'est très agréable de chevaucher dans ces conditions; quand je le puis, je m'accroche à quelque indien. Les Indiens sont d'excellents compagnons de voyage; ils ne parlent pas, ils chevauchent comme des sénateurs romains, silencieux, graves, droits.

(1) Le Père Georges pouvait bien avoir aussi un motif de pauvreté religieuse pour donner la préférence à ces montures plus modestes.

Un jour que son ami le Dr W. Mills, excellent *horseman*, lui offrit un superbe pur-sang : « Je ne puis accepter, écrit-il, un animal aussi *high life* ».

Quand vous leur parlez, ils répondent par un grognement ou deux et c'est tout; on a le loisir de prier à son aise. »

Le Père de la Motte, passa quatre ans à Saint-Ignace, dans l'exercice des mêmes fonctions. Une lettre datée du 26 mars 1899 décrit quelques circonstances d'une vie de dévouement qui est loin d'être monotone.

« Le mois dernier j'ai eu un voyage qui n'était pas sans danger. Le thermomètre était juste 70 degrés au-dessous du *freezing point* et il y avait un peu de vent. Heureusement que la route était bonne. J'avais un compagnon, car je savais que je ne pourrais tenir les rênes de mes chevaux plus d'une demi-heure. L'Indien que j'allais administrer, un jeune homme, vivait à vingt milles d'ici. Nous partîmes; j'avais mon manteau de fourrure, ma casquette de fourrure, mes gants de fourrure, mes jambes dans trois ou quatre journaux enveloppés d'épais bas de laine, le tout empaqueté dans des bottes de caoutchouc. C'est merveilleux comme le papier retient la chaleur animale. Après une heure et demie, nous commencions à sentir le froid; les mains spécialement étaient gelées. Nous dûmes guider nos chevaux non plus avec les mains, mais avec le cou. Nous passons les rênes autour du cou, et gardons les mains dans nos poches. Après trois heures, nous ne pouvions résister au sommeil, nous étions tout engourdis, heureusement le but du voyage était presque atteint. J'entendis la confession de mon Indien et lui donnait l'Extrême-Onction et le Viatique, puis, étant bien réchauffés, nous repartîmes. Mais il était nuit. Le retour nous prit quatre heures de pénitence. Comme le froid était intense, nous dûmes nous remplacer et courir après le traîneau pour nous dégourdir. A un moment, mon compagnon, un métis, se mit à pleurer et me dit que ses pieds étaient gelés, qu'il ne les sentait plus, mais il se trompait. Après les avoir frottés avec de la neige, la sensation revint, signe qu'ils n'étaient pas gelés. Quand j'arrivai à la mission, à dix heures du soir, ma

barbe était un glaçon; je dus marcher dans le corridor pendant une demi-heure avant de me chauffer, et je mangeais comme un ogre. Le lendemain, j'étais en parfaite santé; mais je rêvais toute la nuit de glaçons, de *snow-slides* ou avalanches... etc... Mon pauvre Indien mourut quelques jours après. Il avait la réputation d'un chenapan. Que Dieu ait pitié de son âme!...

Il y a beaucoup de malades maintenant. La semaine dernière, j'ai dû m'absenter trois fois, deux jours chaque fois. Le bon Dieu me soutient bien. Mais je vous assure que ce n'est pas par goût que je me promène. Chaque fois qu'un Indien entre dans ma chambre avec les mots : « *Sorse, kues-galilem gol es chzalelsi,* (Georges, on t'appelle pour un malade) », la pauvre nature frissonne et je n'ai guère envie de sourire; mais c'est pour le bon Dieu et cela suffit.

Depuis un mois, je reçois le « *Tablet* » de chère maman, Dites-lui que je suis bien reconnaissant. Je le lis avec grand plaisir. Dites à maman qu'elle ne pouvait me faire un plus agréable présent. Tous les Pères me chargent de la remercier.

Voilà une longue lettre, bien-aimé papa, écrite par morceaux, car les Indiens sont arrivés pour les Rameaux et ils inondent ma chambre. Ce sera comme cela jusqu'à Pâques.

Savez-vous que j'ai été bien près d'aller à Rome ce mois-ci? Cette année-ci, le Père Général réunit ce que nous appelons les Procureurs. Il a été question de m'envoyer à Rome et Turin, représenter notre mission. Mais plusieurs de nos Pères sont tombés malades et notre Père Supérieur a obtenu une dispense. Ni lui, ni personne n'ira à Rome cette année. De fait, nous sommes tous surchargés. J'ai l'ouvrage de trois Pères.

Mais, le mois prochain, quatre de mes scolastiques vont être ordonnés prêtres et trois viennent de Woodstock; j'espère avoir de l'aide. »

Il ajoutait en post-scriptum :

« Excusez mon mauvais français. Il y a près de onze ans que je ne le parle plus. Je ne pense même plus

en français, excepté quand je prie le bon Dieu. — C'est drôle, n'est-ce pas? Je ne puis prier qu'en français. »

En août 1899, le Père Georges était transféré à Spokane où il devenait supérieur d'une communauté nombreuse de Pères et surtout de scolastiques. Un an plus tard, en la fête de l'Assomption, il fut proclamé supérieur de toute la mission des Montagnes-Rocheuses. Alors commença cette vie de voyages qu'il décrit parfois, quand la charité le demande et que le temps le lui permet.

North Yakima, (Wash.).
19 décembre 1900.

Mon bien-aimé papa,

J'ai reçu, le 7 décembre, votre si bonne lettre du 20 novembre. Il y avait bien longtemps que je n'avais vu votre chère écriture et, comme bien vous pensez, votre lettre m'a fait bien plaisir.

Merci des détails que vous me donnez sur la fin du pauvre Transito (1). Que votre douleur a dû être poignante, quelles angoisses n'avez-vous pas dû éprouver! Pauvre papa! Enfin que la sainte volonté du bon Dieu soit faite!

J'ai bien souffert moi-même de la mort de Transito, mais elle a coïncidé avec ma nouvelle charge qui, en absorbant mes pensées, m'a empêché de sentir le coup comme vous. Et puis, la pensée que Transito a fait une si belle mort, a bien contribué aussi à adoucir l'amertume de la séparation.

Comme je vous l'écrivais il y a quelque temps, je voyage beaucoup. Mon intention est de visiter toutes nos missions afin de les connaître au plus vite. Cette connaissance m'est nécessaire pour juger et diriger.

(1) Le Père Transito de la Motte, décédé le 24 août 1900, jour anniversaire de son ordination sacerdotale, avait rêvé d'imiter son frère, mais dans la brûlante mission du Zambèze.

Yakima est la neuvième mission que je visite; dans deux jours, j'irai visiter notre collège de Seattle. Après cela, il me restera sept autres missions, mais je devrai garder trois d'entre elles pour l'été, car elles sont trop dangereuses pour l'hiver.

L'une est en Wyoming, au centre d'un immense désert. Pour y arriver, après trente-six ou quarante heures de chemin de fer, j'aurai deux jours et deux nuits de voiture découverte, au travers des montagnes, par des chemins impossibles, avec quatre ou cinq rivières à traverser. Il serait imprudent de risquer pareille expédition en hiver. Une autre mission est celle de l'Okenagan, où se trouve le P. de Rougé. Je n'ose m'y aventurer en hiver non plus, car les *blizzards* y sont fréquents et j'aurais à faire quatre-vingt-dix milles en voiture découverte ou en traîneau. Enfin, il me reste à visiter l'Alaska du Sud où nous avons quatre missions, Juneau, Sitka, Douglas et Skagway.

Ce voyage comporte trois jours sur le Pacifique. Vous connaissez mes goûts prononcés pour les voyages sur l'Océan. Je ne ferai ce voyage que lorsque je serai sûr des dispositions pacifiques de l'Océan, c'est-à-dire au printemps.

J'espère qu'en juillet prochain, je serai déchargé du collège de Spokane et alors je me sentirai plus à l'aise. Au lieu de visiter les missions à la vapeur, comme je le fais maintenant, je passerai un mois ou deux dans chacune d'elles, ce qui me permettra de faire un peu de bien et de connaître nos missions plus à fond.

Un mot sur mon présent voyage. Je suis à Yakima, une jolie petite ville située au centre de l'Etat de Washington. Nous y avons une belle église, avec une paroisse à moitié canadienne et allemande. Un des deux Pères s'occupe des Indiens Yakimas, qui campent à vingt milles d'ici.

Ces Indiens sont à moitié païens, mais ils donnent de belles espérances.

Après-demain, j'irai à Seattle, sur le bord de la mer.

C'est une ville superbe, deux fois plus grande que Spokane. Nous y avons une paroisse et un collège.

Pas d'Indiens là. Après Noël, je retournerai à Spokane et, au commencement de janvier, je retournerai visiter la mission des Corbeaux en Montana, où j'ai déjà passé deux semaines en novembre; j'y retourne car le Père Supérieur est malade et a besoin d'aide.

La mission des Corbeaux est la plus rude que nous ayons. Il y a quinze ans que nos Pères y travaillent, et les Indiens sont encore infidèles. C'est la corruption du cœur qui les rend imperméables à la grâce. Les hommes sont les plus beaux au physique que j'aie jamais rencontrés. Ils ont tous six pieds de haut et leurs traits sont magnifiques. Ils sont tous très affables, reçoivent le Père royalement, mais ne veulent pas de religion. Leur temps se passe à danser et à s'amuser. Ils viennent à l'église comme distraction. Quand je les ai visités, je leur ai fait, avec l'aide d'un interprète, un sermon où je leur ai dit leurs vérités. Ils riaient, s'interpellaient : « Prends ça pour toi. » Ils fumaient leurs cigarettes à l'église, mangeaient des noix, jouaient avec leurs chiens. J'étais écœuré, mais le Père me dit qu'ils s'étaient tenus remarquablement bien ce jour-là!... Les femmes sont pires que les hommes; elles sont très vicieuses. Je ne sais que penser de ces Indiens; je veux les revoir et les étudier. Leur langue est fort belle et pas trop difficile. Très probablement ils viennent de l'Amérique du Sud, car leurs traditions parlent d'oiseaux et de plantes connus seulement au tropique. Ils appartiennent au démon corps et âme.

La réserve des Corbeaux est pleine de gibier et de poisson. Les loups, les cerfs, les lions de montagne abondent. Les loups en particulier sont énormes et très farouches. Les oies sauvages procurent à nos Pères des repas délicieux. Elles ne sont pas difficiles à tuer.

J'ai le plus grand désir d'aider ces pauvres Indiens, car ils ont de grandes qualités au milieu de leurs vices et, s'ils se rendent jamais à la grâce, leur con-

version sera un triomphe pour la vraie foi, car rien d'humain n'y entrera.

Mais un miracle est nécessaire pour les convertir. Le bon Dieu peut le faire. Il a la clef des cœurs. Nous avons bon espoir que la jeune génération nous consolera, mais c'est pitié de voir les vieux se damner. Il y en a de quinze cents à deux mille. Même les mourants se font porter à la danse et y meurent. Ils sont tous fous de plaisirs et de vices.

Nous avons bien besoin de prières pour que le bon Dieu touche leurs cœurs et en général celui des Indiens de l'Est de Montana qui n'ont reçu l'Evangile que depuis quinze ou vingt ans et y ont résisté. Ce qui les rend si difficiles à remuer, c'est qu'ils ont connu les chasseurs et trapeurs américains avant de nous connaître. Ils nous croient comme eux, attirés par l'appât du gain. »

CHAPITRE V

PREMIÈRE VISITE A L'ALASKA

En 1901, le nouveau Supérieur des Montagnes-Rocheuses était choisi par le T.R. P. Martin, pour aller, avec les pouvoirs de Visiteur, encourager et consoler dans leur rude ministère les Pères de l'Alaska. Il se mit en route à la fin de mai. Quelques semaines plus tard, à bord du « *Saint-Joseph* », le petit steamer de la mission, il raconte à son père les débuts de son voyage.

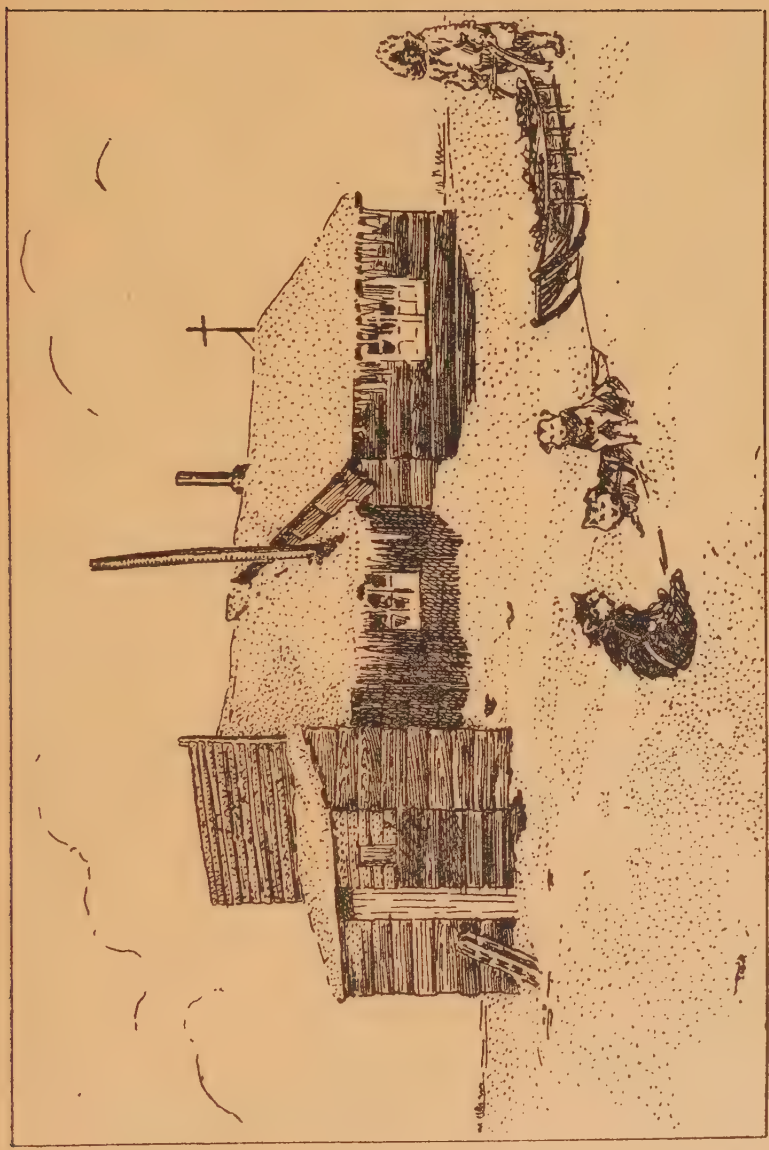
« Le 26 mai, je quittais Spokane pour Seattle; après une nuit de chemin de fer, j'arrivais dans cette ville. J'appris qu'un steamer partait le soir même pour Juneau, et qu'il y avait une place à bord; j'achetais mon

billet de suite. A minuit, nous quittions le port. Il y avait 250 passagers. Notre steamer était superbe. Je partageais ma cabine avec deux photographes amateurs qui allaient prendre des vues. Les passagers étaient bons en général. Le capitaine, un fervent catholique, me mit à sa table et fut on ne peut plus aimable. En voilà un qui n'a pas honte de sa religion. Le mercredi était Quatre-Temps. J'eus quelque difficulté à trouver assez de maigre pour observer l'abstinence. Il remarqua mon embarras, et se mit publiquement à s'excuser de ce qu'il mangeait gras, car il avait oublié les Quatre-Temps. Quand vint le dessert, je lui offris des fruits : « *No, Father, I want to make up for my blunder.* (1) » A souper, il s'abstint de viande, mais me dit en riant : « *I think that if you were not here, I wouldn't resist the sight of this roastbeef.* (2) » Et tout cela, tout haut, devant les protestants. Il y a cela d'admirable dans le caractère américain : le respect humain n'existe pas. Que dirai-je du voyage? Il dura quatre jours. Le paysage est simplement féerique. Nous longeons la côte tout le temps et sommes protégés contre la houle du Pacifique par une série continue d'îles couvertes de pins et de verdure. A deux reprises, nous vînmes en contact avec la grande mer, et beaucoup de passagers se trouvèrent mal. Chose étonnante, je n'éprouvais qu'un peu de malaise. Les côtes sont pratiquement désertes. Ici ou là, un village indien, ou un établissement de pêche, car le poisson est très abondant. Une ou deux missions russes schismatiques, avec de belles églises, et c'est tout. Pour la première fois de ma vie j'ai vu des baleines, des vraies. Elles passaient et jouaient près de nous. L'air était vif; nous ne vîmes qu'un iceberg. Il ressemblait à une grande église. Nous vîmes aussi beaucoup de glaciers, quelques-uns de très près. Rien de plus imposant.

Vendredi, nous arrivions à Juneau. J'y trouvais le

(1) Non, mon Père. Il faut que je répare mon étourderie.

(2) Je crois que, si vous n'étiez pas là, je ne résisterais pas à la vue de ce bœuf.



Campement de missionnaire dans les neiges de l'Alaska.

R. P. René et deux autres Pères, tous français, de mes vieux amis. J'allais visiter rapidement Douglas où se trouvent les fameuses *Treadwell mines*. Le superintendant, un M. Mc Donald, dont j'avais le garçon à Spokane, me reçut à merveille. La mine occupe je crois deux à trois mille mineurs. C'est une mine d'or immense. Les villes de Juneau et Douglas vivent de cette mine. A Juneau, on m'offrit deux petits ours, tout récemment capturés dans la montagne. Je crois que j'en achèterai un à mon retour pour mes enfants de Spokane.

Comme je vous l'ai dit, les îles sont habitées par des villages d'Indiens. Beaucoup demandent des missionnaires. Les Russes et les Protestants ont plusieurs missions. Je n'aurai pas de repos que je n'y envoie un ou deux de nos Pères. Ces Indiens paraissent doux et intelligents. Ils vivent de la pêche.

Je ne passai que deux jours à Juneau. Pas moyen d'apprendre des nouvelles du nord, de savoir si les lacs qui séparent l'Alaska du sud de la vallée du Yukon sont ouverts. Le dimanche de la Trinité, je m'embarquai pour Skagway avec le R. P. René et le P. Jacquot, qui eux vont tout droit à Nome, tandis que j'y vais en m'arrêtant à toutes nos missions. A minuit nous étions à Skagway. Nous réveillons le Père Tornielli qui a une église là, et nous voilà installés dans son grenier. Pas moyen de trouver un lit ou même des couvertures. Les deux Pères vont à l'hôtel, et je reste au grenier, au-dessus de l'église. J'apprends que le lac est gelé et que, d'ici huit ou dix jours, les steamers ne pourront pas passer et se frayer une route jusqu'à Dawson où le Yukon commence.

Je délibérai sérieusement d'acheter un canot et de partir avec un de nos frères, mais des gens sérieux nous dirent que l'entreprise était par trop dangereuse : quatre mineurs se sont noyés, il y a quelques jours, dans un des rapides. J'abandonnai mon projet. Je restai huit jours à Skagway et m'y ennuyai fort, je vous assure. Après huit jours, j'appris qu'un steamer

s'apprêtait à braver la glace, quoique plusieurs milles du lac fussent gelés; je partis aussitôt, laissant les deux Pères derrière moi. Nous prîmes le train qui traverse les fameuses crêtes où tant de mineurs ont péri, il y a trois ou quatre ans. Ce train mène à une petite ville appelée White Horse (Cheval blanc), où se trouvent les terribles rapides qui ont tué tant de monde. Après une heure, nous étions sur la crête du White Pass, avec quinze ou vingt pieds de neige de chaque côté. Que c'est grand, que c'est hardi! On ne peut regarder les précipices sans frissonner. Sur la crête, nous voyons flotter le drapeau anglais; nous entrons sur le territoire de Sa Majesté Edouard VII pour y rester jusqu'à Eagle City, cent-vingt milles au delà de Dawson. Les *redcoats* (*mounted police*) envahissent le train pour visiter nos bagages. Enfin nous partons. A quatre heures, j'arrivais à White Morse. La petite ville est remplie de mineurs qui attendent l'ouverture de la navigation pour se jeter sur le Klondyke et Nome. Un steamer venait de partir chargé de passagers. Un petit steamer allait partir le soir même; il était plein. Avec l'aide d'un Père Oblat, en charge de White Horse, j'obtins une place mais pas de lit. Il me donne une couverture; que le bon Dieu le bénisse! A minuit nous démarrons. Le voyage dura trois jours et trois nuits. Je ne vous décrirai pas les trois nuits que je passai sur le « Flora. » Je dormis sous une des tables, dans la salle à manger, enveloppé dans ma couverture. Nous étions quinze, empilés dans cette salle pas plus grande que la vôtre à Saint-Servan. Le deuxième jour, je fis connaissance d'un jeune homme qui avait un lit; il me le prêta pendant le jour, en sorte que je pus dormir un peu. Je parle du jour et de la nuit; mais c'est pure convention, car, à minuit, je puis lire mon bréviaire aussi bien que vous à huit heures du matin. Le lendemain, à l'entrée du lac Lebarge, nous trouvâmes le premier steamer, bel et bien ensablé, faisant des efforts désespérés pour quitter son banc de sable. Nous commencions à les huer, quand pan! voilà que nous nous

ensablons aussi! Après cinq heures d'efforts nous revoilà à flot, et le grand steamer avec ses cinq-cents passagers nous salue. Nous partons, nous rencontrons trois milles de glace. Heureusement qu'elle était légère! nous tournons poliment l'arrière du steamer vers la glace, et nous nous frayons un passage au moyen de notre roue. Elle perdit quelques *spokes,* mais nous réussîmes, après quatre heures d'efforts désespérés. Enfin nous naviguons sur les rivières qui bientôt vont s'appeler le Yukon, et, le vendredi, à une heure du matin, nous arrivons à Dawson, le centre du Klondyke.

Je mourais de sommeil : j'allai frapper à l'hôpital catholique, où je dis la sainte messe et pris un bon somme. Les Sœurs et les Pères Oblats me reçurent splendidement. Ils m'invitèrent à dîner et je me sentis rajeuni. Mais voilà une autre difficulté. La première station de nos Pères sur le Yukon est Eagle City à cent-vingt milles; la deuxième, Nulato, une grande mission, neuf-cents milles plus loin; la troisième, Holy Cross, trois-cents milles plus loin. Et, par suite d'une combinaison faite par les compagnies de navigation, il n'y aura que deux steamers à quitter Dawson pour Saint-Michel jusqu'à la fin de juillet. L'un quitte dans trois jours, le second dans quinze jours. Si j'attends trois jours, je me vois forcé de rester quinze jours à Eagle, où nous n'avons qu'une petite église et un seul Père. Je ne puis perdre mon temps comme cela. Je pris vite mon parti. J'achetai un canot, et le lendemain, à quatre heures, après avoir dit la messe, je m'embarquais avec un compagnon. Le Yukon était plein d'eau et le courant très fort. En quatorze heures nous arrivions à Eagle. Je ramai *like a good fellow,* comme un gaillard, et j'étais rompu. Deux fois nous courûmes quelque danger : deux rapides nous attiraient à un mille de distance, et nous craignions d'être jetés sur des rochers. Mais la Sainte Vierge nous protégea, et nous réussîmes à éviter d'être pris dans les rapides : mais comme nous ramions!

Je passai deux jours à Eagle City, où se trouve une

compagnie de cavalerie. Le capitaine vint de suite me visiter, et nous passâmes une ou deux bonnes heures. Plusieurs soldats étaient catholiques et je leur prêchai le dimanche. Pendant mon sermon, voilà que le steamer arrive. J'eus le temps de finir et d'embarquer. Avant de quitter Dawson, j'avais retenu une place, et laissé une de mes deux valises à bord. Je trouvai tout en ordre. Je fis la connaissance d'un des proprétaires de la grande Compagnie de navigation, qui me fit présent d'un « pass » aller et retour sur le Yukon, un présent de mille francs ni plus ni moins. Avant de quitter Spokane, je me suis muni d'une lettre de crédit pour éviter d'avoir à porter de l'argent sur moi, ce qui est dangereux, mais grâce à ce *pass* mon voyage coûtera peu. Je remercie bien la bonne Providence.

Après cinq jours et cinq nuits, j'arrivais à Nulato. Le Yukon n'est pas à beaucoup près aussi pittoresque que les côtes du Pacifique; mais pourtant c'est un beau fleuve. Que d'eau! Par endroits le fleuve est large de trois ou quatre milles. Nous rencontrons des villages indiens, la plupart infidèles. Ils vivent de pêche. Ils naviguent sur de petits bateaux de peaux, appelés cayaques. Imaginez un cigare creux, au milieu un trou où l'Indien s'assied et où il pagaie. Nos Pères se servent du même mode de transport. C'est léger comme un fétu : mais gare à vous si vous perdez votre sang-froid et votre équilibre! Le secret est de rester coi; c'est moins difficile que le bicycle. Avec cela, vous pouvez affronter les courants les plus rapides, et on va comme l'éclair.

A « Circle City » je vis un phénomène curieux. A onze heures et demie du soir, le soleil disparut de l'horizon, mais sa traînée lumineuse y restait. C'était à gauche; à minuit la traînée lumineuse y était encore; à minuit cinq, une traînée lumineuse commençait à l'est et, à minuit vingt, le soleil se levait à droite. Nous étions dans le cercle arctique. Pendant cinq jours nous vîmes du gibier en masse. Un *moose,* gros comme un taureau, traversa la rivière devant le bateau; on lui tira

des coups de revolvers, mais sans effet. Nous vîmes passer des milliers de canards, d'oies sauvages, de grues, de cygnes, tous excellents à manger.

A Nulato, je restai jusqu'au passage du second steamer. Je goûtai de la vie sauvage à satiété. Les Indiens me font meilleur effet que les nôtres. Ils ne sont pas encore civilisés. La vie de nos Pères est vraiment héroïque. Cette mission comprend vingt-six villages, disséminés à une distance de trois cents milles sur les bords du Yukon. C'est pendant l'hiver qu'ils voyagent. Le Yukon se gèle vers le milieu d'octobre et reste gelé jusqu'à la fin de mai. Nos Pères voyagent en traîneau, traînés par des chiens. Ils doivent être deux, l'un va de l'avant en raquettes; les chiens suivent. L'autre va en arrière pour empêcher le traîneau de verser; on s'y prélasse « si le *trail* est *smooth.* » Ils voyagent comme cela avec 50, 60, 70 degrés au-dessous de zéro. Ils disent tous que rien n'est plus sain : l'air est si sec. Ils ont de la lumière pendant quatre ou cinq heures : généralement le soleil brille de tout son éclat. Il n'y a réellement aucun danger si l'on est bien vêtu, et si l'on évite de transpirer. Les chiens ont des bottes, autrement la glace déchire leurs pattes. Bien entendu, je devins un grand favori des chiens. Je réclamais le plaisir de les nourrir, et ils me devinrent très attachés. Ce sont de belles bêtes, et le bon Dieu leur a donné une fourrure superbe. Ils vivent de poisson. Nos Pères passent l'été à se le procurer et à le sécher. En hiver, chaque chien reçoit sa ration : un beau saumon. C'est là son seul repas. Ils accepteraient volontiers quelque chose de plus, mais cela leur suffit.

Ma visite de Nulato terminée, je m'embarquai en steamer pour Holy Cross, notre principale mission. J'y arrivai, après treize heures, à une heure du matin. (Je dois m'interrompre, le steamer remue par trop... au premier arrêt je continuerai).

Tout le village était sur pied; les chiens aboyaient, ou plutôt hurlaient, car c'est là leur occupation favorite. Nos Pères, au nombre de quatre, nos Frères, et même

quelques Sœurs étaient là pour me recevoir. Je dis la sainte messe, à laquelle toutes les Sœurs assistèrent et, après quelques heures de repos, je commençai la visite.

Notre école est bien florissante; elle compte quatre-vingts enfants, la plupart Esquimaux. Ces enfants me paraissent bien plus intelligents que nos Indiens des Montagnes. Ils parlent tous l'anglais, ce qui rend les relations plus aisées. De cette mission dépend un immense territoire, et nos Pères missionnaires ont fort à faire. Le support de l'école est un problème bien difficile, car tous les articles de nourriture que le monde civilisé regarde comme nécessaires, sucre, farine, lait doivent être achetés et transportés à des prix fabuleux. Ici nous avons un petit jardin. Tout y pousse avec une rapidité effrayante entre juin et août: mais il n'y a aucune substance. Les pommes de terre ne sont que de l'eau, la salade et les radis de même. Le sol est peu profond, et on frappe la glace dès qu'on bêche.

L'hiver est la belle saison. L'été est un vrai purgatoire à cause des chaleurs et des cousins ou moustiques. Oh! quelle vie ils nous font! Je suis couvert de morsures, et ils ne me donnent pas une minute de répit. On se promène couvert d'un moustiquaire, mais ils trouvent moyen de se faufiler quand même par dessous. Ils sont la grande pénitence de l'Alaska. C'est à cause d'eux que nous ne pouvons acclimater les chevaux et les vaches : ces pauvres animaux enragent. Les chiens hurlent jour et nuit, et l'on est obligé de garder des feux allumés tout le temps, afin que la fumée leur fournisse un abri, sans quoi ils enrageraient.

En arrivant à Holy Cross, je ne trouvai que la moitié de la communauté; l'autre moitié était partie, avec notre steamer « Saint-Joseph » sur l'un des bras du Delta, à l'embouchure du Yukon, pour pêcher le saumon, la nourriture des Pères, enfants et chiens. Après quelques délibérations, considérant le peu de steamers qui doivent descendre le Yukon cette année, je pris le parti d'aller visiter les pêcheurs en canot et de prendre là le

Missionnaire en voyage.

steamer « Saint-Joseph » jusqu'à Saint-Michel, sur la mer de Behring, d'où je me rendrais à Nome, le dernier point de la mission. Le premier vendredi de juillet, à quatre heures de l'après-midi, je m'embarquai donc sur un canot avec deux autres Pères et un Esquimau. Ceci a été la partie la plus accidentée de notre voyage.

Le courant n'était pas aussi fort qu'entre Dawson et Eagle, et nous avions vent debout. Pendant quatre jours, nous dûmes ramer à tour de rôle, et quelquefois, au voisinage des rapides, nous devions ramer tous les quatre. Le troisième jour, nous dûmes camper sur les bords du Yukon, car il pleuvait très dur, et les vagues étaient dangereuses. Nous passâmes la journée à causer sous une toute petite tente et pas trop au sec. La nuit nous dormîmes là, tous les quatre, comme des bienheureux, sans même renouveler le feu que nous avions allumé pour éloigner les ours. Mais les ours n'étaient guère à craindre par un temps pareil. D'ailleurs ils sont peu féroces; ils sont tous noirs et n'attaquent pas. Il n'y a pas de « grizzlies » (ours gris).

Pendant ce voyage, nous ramions le jour, tâchant de profiter des courants et, la nuit, nous allions à la dérive et dormions.

Pour nous maintenir dans le courant, nous suspendions à l'avant notre ancre et une lourde chaîne. Ces deux objets flottaient au-dessous de la quille et attrapaient le courant qui, comme vous le savez, est plus fort qu'à la surface. C'est ainsi que les grands arbres avec leurs racines vont plus vite que les simples morceaux de bois. Ce n'était pas toujours très plaisant de dormir ainsi dans le canot, enveloppé dans sa couverture: l'air du Yukon est saturé d'humidité et les coquins de cousins ne nous donnaient guère de repos.

Le dimanche matin, nous débarquâmes pour essayer de dire la sainte messe. Les deux Pères me demandèrent de la dire et de leur donner la sainte Communion. Nous érigeâmes notre autel portatif mais, après quelques minutes, je vis que nous ne pourrions pas dire la messe décemment. Les cousins s'abattaient sur nous

comme un nuage; ils se jetaient dans le calice, etc... J'aurais été obligé de faire des mouvements si peu respectueux pour le saint sacrifice, que je décidai de ne pas continuer et c'est ainsi qu'avec trois Pères à bord, et une chapelle, nous dûmes aller sans messe le dimanche. Enfin le dernier jour, nous eûmes bon vent. De fait, c'était presque une tempête avec de la pluie. Nous allions comme l'éclair, sans rames; l'eau écumait à la proue : nous voyageâmes de la sorte pendant dix heures. Fatigués comme nous l'étions, nous nous endormîmes tous sous la pluie, excepté l'Indien qui tenait la voile et le gouvernail. A deux heures de l'après-midi, à une demi-douzaine de milles de notre destination, voilà que le vent change soudain de direction, les vagues augmentent et, avant que nous ayions eu le temps de serrer la voile, nous nous voyons jetés sur la rive. Pendant une demi-heure nous fûmes en danger de couler (*to be swamped*) : mais la Sainte Vierge nous vint en aide. Nous embarquâmes pas mal d'eau, mais réussîmes à tenir tête aux vagues. Enfin nous trouvâmes un petit port naturel, et attendîmes là quatre heures que le « *gale* » se calmât. Vers six heures, nous repartîmes et, à sept heures et demie, nous arrivions au « *fishing camp* ».

Nos Pères et Indiens occupaient une douzaine de grandes tentes, et les poissons qui séchaient au soleil nous montraient que la pêche avait été bonne.

Ils étaient là depuis trois semaines, et avaient pris près de quatre mille saumons. Il y a trois espèces de saumons. Les premiers à venir sont le « *king salmon.* » Ils sont énormes et pèsent de vingt à trente livres. Ceux-là, nous les découpons et les salons; on les mange crus ou frits, et je vous assure qu'ils sont délicieux. C'est aussi riche qu'un beefsteak, mais on s'en rassasie plus vite.

Puis vient le « *silver salmon* », plus petit, de sept à quinze livres. Ils sont bons aussi, mais nous les gardons pour les chiens. Enfin vient le « *dog salmon* », du même poids que les précédents. D'aucun disent qu'ils

sont la même chose que le « *silver salmon* », seulement plus vieux.

Ces trois espèces de saumons sont le blé de l'Alaska. Le bon Dieu les envoie tous les ans, aussitôt que la glace du Yukon est fondue. Ils viennent par millions pour pondre leurs œufs, dans le fleuve et ses tributaires, et y mourir. On dit qu'ils ne retournent pas à la mer. Une fois en eau douce, ils ne mangent plus, on les prend au filet. Vous mettez vos filets, (nous en avions dix) droits, perpendiculairement à la rive. Le saumon arrive en bandes, généralement poursuivi par les baleines blanches, et se jette sur les filets. On voit les « *floaters* » danser et, après une demi-heure, on en trouve dix ou vingt dans chaque filet, quelquefois davantage. Deux canots étaient occupés tout le temps à visiter les filets. On enlève le saumon; s'il gigote trop on lui donne un coup de bâton sur la tête. Quand un filet est vide, le bateau vient aborder à une sorte de « *Slaughter house* » que nous avons bâti et dépose son butin. Des petits garçons, armés de couteaux spéciaux, mettent les œufs à part et passent le saumon à trois ou quatre Indiennes qui, avec une habileté incroyable, le dépècent et l'étendent avec un morceau de bois pour l'aider à sécher, puis on le met sur des claies en plein air. Après quelques jours, on le transporte dans le « *smoke house* » et, après huit ou dix jours, il est bien fumé et sec. On peut le manger comme cela, et il est délicieux. Un saumon fait le repas quotidien d'un chien. Les œufs, eux aussi, sont séchés, et les têtes font des mets exquis pour les chiens. La pêche cette année a été bonne. Pendant les huit jours que nous avons passés là, nous avons pris près de six mille saumons. Un jour on en a pris onze cents. Hier, nous avons fait un filet pour prendre des baleines blanches. Elles ont cinq ou six mètres de long et sont paraît-il, très appétissantes, mais je n'ai pu rester pour les voir.

Ce matin, à six heures, j'ai pris notre steamer pour aller à Saint-Michel et, de là, à Nome. Nous allons aller à la bouche du Yukon, cent-vingt milles, et de

là nous aurons quatre-vingt milles de mer jusqu'à Saint-Michel. On dit la mer de Behring très mauvaise.

J'espère arriver cette nuit à Saint-Michel, si la marée nous permet de passer les « *sandbars* » (*bancs de sable*) du Yukon : notre steamer ne tire que deux pieds d'eau. Je prendrai le premier bateau pour Nome qui est à cent milles de Saint-Michel. On dit cette traversée très rude, et l'abordage surtout. Pas de quais. Les passagers s'embarquent avec des ceintures de sauvetage. La Sainte Vierge et Notre-Seigneur m'aideront. Je ne resterai à Nome qu'un jour ou deux, car nous n'avons qu'un Père là et pas d'église encore.

Après cela, je retournerai à Saint-Michel et Holy Cross; là j'aurai un « big meeting » des Pères (grand rassemblement) et je ferai ma visite en règle, jusqu'à la fin d'août, car, après le 3 septembre, on ne peut plus compter sur la navigation du Yukon, la glace commence à courir; si je me trouvais pris je pourrais retourner à Saint-Michel et prendre un « Ocean steamer » jusqu'à Seattle ou San-Francisco. La mer est libre jusqu'en octobre.

J'ai trouvé plusieurs de nos Pères bien fatigués, un surtout le Supérieur de Holy Cross. Je vais probablement en emmener deux ou trois aux Montagnes. Mais il me faudra les remplacer.

Le T.R.P. Général me donne des pouvoirs ad hoc. Il n'y a qu'un pouvoir que je n'ai point, celui de me nommer moi-même. Après avoir demandé aux Pères de dire la messe du Saint-Esprit pour moi, j'ai fait mon choix et appelé des Montagnes mes deux prédécesseurs, les RR. PP. Cataldo et Van Gorp. Un jour viendra, j'espère, où moi aussi j'aurai le bonheur de venir ici, non comme Visiteur ou Supérieur, mais en simple missionnaire. C'est d'autant plus possible qu'après ma visite, je pense que le T. R. P. Général rattachera la mission d'Alaska aux Montagnes-Rocheuses.

Vous n'avez pas idée, comme j'aime l'Alaska. Nos Pères sont de vrais saints et joyeux! Nous ne faisons presque que rire tout le temps. Les plus grands acci-

dents; manque de nourriture, etc., les trouvent tout souriants. Les pauvres Pères veulent se priver de tout pour moi, mais j'insiste pour partager leurs privations. Je me suis dévalisé de ce que j'avais avec moi, ma soutane, ma montre, mes gants, ma belle chemise de laine. Ils me donnent par contre des fourrures superbes pour notre musée de Spokane. En hiver, ils sont habillés de fourrure des pieds à la tête, et quelles bonnes fourrures! Ils portent des « *parkes* » qui leur enveloppent la tête, et ressemblent à des bonnes Sœurs.

Les Sœurs sont habillées de même. Ce sont des Sœurs Canadiennes de Sainte-Anne. Elles ont la vie dure, mais pas si dure que nos Pères, car elles ne voyagent pas. Elles aussi, sont bien heureuses. Quand je quittai Holy Cross avec les deux Pères, elles sont toutes venues au rivage avec les filles et nous ont chanté un bel « *Ave, maris Stella* » pour obtenir bon vent et beau temps.

Il est temps pour moi d'arrêter. Nous sommes dans la mer de Behring. Il est six heures du soir. Nous allons doubler la pointe Romanoff. Le vent souffle et je vois des moutons. Je vais prendre mes précautions pour ne pas être malade. Ces jours-ci, ma bile est un peu démontée et, comme vous savez, c'est la bile qui donne le mal de mer.

Voilà une longue lettre. Espérons qu'elle vous fera plaisir. Elle réparera mon long silence. Je la mettrai à la poste demain à Saint-Michel.

Je ne vous oublie pas, papa bien-aimé. Au ciel, nous nous dédommagerons de notre longue absence.

Votre fils bien affectionné,

Georges.

En avril 1902, il envoie de Spokane la fin de son récit:

« Il y a longtemps que je voulais vous écrire; ma correspondance est si lourde que je ne me sens pas le cou-

rage d'écrire autre chose que des lettres d'affaires. Une autre raison, qui peut-être m'excusera, est que j'ai été malade plusieurs fois et que mes yeux commencent à devenir mauvais. Dès que le soir arrive, je dois me résigner à rester dans l'obscurité et à prier ou réfléchir. J'ai même dû renoncer à réciter mon bréviaire, ce qui est une grosse affaire pour un prêtre, comme vous le savez; mais mes yeux m'y obligent.

Mon retour d'Alaska a été bien accidenté. Après avoir visité Nome, j'ai pris un steamer à Saint-Michel le 30 août et suis arrivé à Seattle le 2 octobre. Trois ou quatre fois, j'ai cru que je resterais dans les glaces. La rivière était très basse, par endroits, et nous nous ensablions souvent. Une fois, nous restâmes vingt-trois heures dans un banc de sable et la rivière baissait tout le temps rapidement. Enfin, à quatre heures du matin, nous réussîmes à nous mettre à flot, pour nous rensabler un quart d'heure après. Mes compagnons de voyage au retour, sauf quatre ou cinq, étaient la lie du Yukon. J'ai gardé ma cabine presque tout le temps. Heureusement, j'avais fort à faire, étant engagé à écrire mes rapports officiels au T. R. P. Général.

A Dawson, je m'arrêtai deux jours. Je fis la connaissance de plusieurs personnes que je n'oublierai jamais, la famille Mercier (du premier ministre du Canada) et le commandant de la police montée anglaise, un excellent catholique. On me fit prêcher, et on me reçut fort bien. A mon retour de Skagway, je passai deux fois à l'endroit où le superbe steamer « Islander » coula en août avec soixante-huit passagers. Ce fut, dit-on, un désastre effroyable; le steamer donna contre un iceberg et coula en dix minutes. Quand je passai, la mer était jonchée d'icebergs à fleur d'eau, mais notre capitaine était sobre et allait lentement. Le capitaine de l' « Islander » au contraire allait à toute vapeur. La navigation entre Skagway et Seattle est, dit-on, extrêmement périlleuse et, tous les ans, plusieurs navires périssent. Comme vous voyez, les bons anges m'ont bien protégé pendant mon voyage en Alaska. Pas un accroc,

Type d'Indien.

bien que j'aie accompli un tour de huit mille milles et certes au milieu de dangers de toutes sortes. J'aurais pu retourner par la mer de Behring et le Pacifique, ce revisiter plusieurs personnes à mon retour, surtout dans l'Alaska austral.

Plus nous irons, et plus les voyages d'Alaska seront facilités. Ainsi, l'hiver dernier, on a essayé de faire une route de poste avec chevaux. Malheureusement le projet a échoué. Plusieurs hommes ont perdu la vie et les lettres ont mis deux fois plus de temps à nous parvenir que par la voie ordinaire, le Yukon et les chiens.

Cependant les Américains ne cèdent jamais. Je suis sûr qu'on reprendra le projet cette année. Il est même question d'un chemin de fer allant directement de Cooks Inlet à Saint-Michel. Comme on peut toujours atteindre Cooks Inlet par steamer de Seattle, il s'ensuivrait qu'on pourrait voyager même en hiver.

Au mois de décembre dernier, notre T. R. P. Général m'a fait savoir qu'il allait me mettre la supériorité de l'Alaska sur les épaules en plus de celle des Montagnes-Rocheuses. Je n'ai pas encore reçu mes lettres patentes, mais je les attends tous les jours. C'est une grosse responsabilité de plus, car maintenant j'aurai à fournir l'Alaska en hommes et en ressources. L'année dernière, j'ai dû retirer trois Pères dont la santé était brisée. Cette année-ci, d'après les rapports que j'ai reçus du Yukon, je me verrai forcé de rappeler deux Pères et trois Frères et je ne sais comment les remplacer. Le climat est si rude, et les privations telles que les plus fortes santés chancellent après quatre ou cinq ans. De plus, la vie est si chère (un sac de farine, vingt dollars, 100 frs, une livre de sucre, 2.50) et nos moyens si limités, que je suis entièrement perdu. J'ai reçu, il y a un mois, la liste des provisions nécessaires pour l'année prochaine. Je vais les faire acheter au plus bas prix à San-Francisco et trouver les moyens les moins dispendieux de transport, et la note va coûter 8.000 dollars. Notre revenu n'est que de 5.500. Comment combler

le déficit? Je sais que le bon Dieu nous viendra en aide, mais vous pensez quel poids de sollicitude pour moi, quel nombre de lettres! Il y a quelques jours, une dame très riche de New-York m'a demandé de lui exposer les besoins de nos missions car elle désire nous venir en aide. Je lui ai écrit une longue lettre sur l'Alaska, et je prie tous les jours que le bon Dieu lui donne une bonne pensée. La question des hommes (Pères et Frères) est aussi très embarrassante. Dans quelques jours, je vais partir pour le Canada, dans l'espoir de faire quelques recrues en Pères et en Frères et j'espère que le bon Dieu me viendra en aide.

En attendant, les besoins de nos missions des Montagnes-Rocheuses sont bien pressants, en hommes surtout. Plusieurs missions indiennes sont en grande souffrance et je n'ai personne à y envoyer. Les langues sont si difficiles à apprendre.

Voilà, bien-aimé papa, ce qui occupe et préoccupe mon esprit presque tout le temps. Dernièrement j'ai passé un mois chez les Pieds-Noirs, prenant charge de l'école, surveillant les enfants, etc... uniquement pour donner au Père Supérieur une occasion de s'échapper de la mission et de visiter les campements indiens. Pourquoi? parce que je n'ai personne à lui donner comme compagnon.

Comme vous voyez, ma vie est bien occupée. Les jours passent comme des éclairs. Mais, après tout, bien-aimé papa, c'est ce que j'ai voulu et cherché, quand je me suis enrôlé sous la bannière de Notre-Seigneur et de saint Ignace.

En novembre, je fis un rude voyage en Wyoming, dans la tribu des Arapahoes. Ces Indiens sont tous infidèles et nos Pères n'ont rien pu faire avec eux jusqu'à présent. Mais les enfants m'ont charmé. Ils sont pétillants d'esprit et très dociles. Voilà une tribu que je voudrais gagner à Notre-Seigneur. Sa tribu sœur, les Gros-Ventres, après des années de résistance, commence à s'ébranler et, quand les Indiens commencent, cela va vite. A ma dernière visite chez les Gros-Ventres,

où j'étais à Noël, j'ai versé bien des larmes. J'ai vu et senti et touché l'effet merveilleux de la grâce. Je leur ai prêché à minuit par interprète et j'ai donné la sainte Communion à cent-cinquante.

Si vous aviez vu leur foi, leur piété, eux si sauvages il y a quatre ans!... »

CHAPITRE VI

CANADA, PREMIER RETOUR EN EUROPE

Bientôt après, les intérêts de sa mission appelaient le Père au Canada et c'est de Québec qu'il écrivait le 18 mai :

« Comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre je quittai Spokane le 5 mai, et arrivai à Chicago le vendredi matin (9). Le même soir, je prenais le train pour Detroit où j'arrivais le lendemain matin et disais la sainte messe dans notre beau collège, comme j'avais fait la veille à Chicago. Samedi matin, je quittai Detroit pour Montréal, où j'arrivai dimanche matin; le R. P. Filiatrault, supérieur du Canada, m'attendait à la station. Depuis ce jour, je n'ai fait que voyager en compagnie du P. Supérieur, visitant les églises, monuments, le noviciat, le scolasticat... etc... J'avais entendu louer le Canada, mais je le trouve au-dessus de toute louange. Les églises sont magnifiques; j'ai failli me pâmer à Notre-Dame et à la cathédrale. Vous ne sauriez croire comme tout cela me frappe, moi qui viens de passer quatorze ans dans un milieu protestant. J'en suis tout ébloui, et la foi des braves Canadiens, leur respect pour

le prêtre, leur piété! Les églises regorgeant de monde! c'est la France comme elle était au XVIIe siècle! Il y a deux jours que j'ai pris le bateau à vapeur pour Québec où je suis maintenant. La traversée sur le Saint-Laurent, un des plus beaux fleuves du monde, a duré douze heures. Elle est bâtie sur le plan des villes d'Europe et comme elle est pleine de souvenirs!

J'ai été visiter la citadelle où un soldat anglais nous a tout montré. Elle est bâtie sur une hauteur d'où on a une superbe vue sur le Saint-Laurent.

J'ai visité le champ de bataille où est tombé Montcalm et son adversaire Wolf. C'est un petit plateau, appelé la plaine d'Abraham; quelle affreuse mêlée ce dut être, 20.000 Anglais contre 8.000 Français! Il ne reste des vieilles fortifications que les murs qui ont été restaurés et la poudrière. Mais les Anglais en ont fait une forteresse superbe et si bien entretenue...

J'ai été voir la relique de Montcalm au couvent des Ursulines : un beau crâne dénotant une belle intelligence.

Hier après-midi, j'ai été visiter le gouverneur de la province M. J. dont le fils est jésuite en Alaska. Son Excellence et sa femme me dévoraient des yeux pendant que je leur parlais du P. J. et de notre fameux voyage au Yukon. Ils m'ont bien remercié de ma visite. Ils habitent un palais magnifique et sont des catholiques excellents, pas du tout mondains.

Demain je vais aller faire un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. J'irai aussi demander à l'archevêque la permission d'entrer au cloître des Ursulines pour y vénérer les restes de la Vénérable Marie de l'Incarnation à qui j'ai une grande dévotion.

Mardi soir, je compte retourner à Montréal et, jeudi matin, en route pour Spokane.

Les premiers jours de mon séjour ici, j'avais grand' peine à parler français et les Pères canadiens riaient de mon patois et de ma prononciation; mais je commence à me débrouiller. Je suis bien heureux de mon voyage. Nos Pères ont des œuvres superbes, bien plus

belles que nous aux Montagnes-Rocheuses, mais ils n'ont qu'une mission indienne, tandis que nous en avons quinze. J'espère que mon voyage ne sera pas inutile et que j'aurai des renforts pour l'Alaska. J'espère aussi obtenir des Frères Lamennais pour nos missions indiennes. Il m'en coûte de quitter le Canada, mais le devoir avant tout. Nos Pères ont été on ne peut plus aimables, le R. P. Supérieur surtout qui me donne tout son temps. Chaque maison de la Compagnie que je visite me fait une grande fête. C'est tout à fait touchant. C'est la vieille hospitalité française.

Ce voyage au Canada ne devait être que le prélude d'une expédition plus longue. Appelé à Rome et à Turin, le Père de la Motte se trace, à la fin de (où réside pour le moment le R. P. Labrosse) puis l'Italie.

Il fit la traversée de l'Atlantique sur le « Lucania », paquebot de la « Cunard line », qui transportait onze cents passagers dont deux évêques, plusieurs prêtres et des religieuses. A Jersey, durant un court séjour, il suscita plus d'une vocation de missionnaire parmi les jeunes religieux et les novices qu'il entretint de l'apostolat chez les Indiens des Montagnes et les Esquimaux de l'Alaska. On le vit faire une apparition en Bretagne. En traversant Redon, il tint à revoir son vieux collège Saint-Sauveur et M. Z. Gaudin, le professeur « sévère mais très bon » qui jadis avait fait de lui un bachelier. A Paris, sa principale visite fut pour la basilique de Montmartre. En route pour Rome, la traversée des Alpes le ravit. « Quel beau panorama! Il me rappelait mes chères Montagnes-Rocheuses! » Il s'arrêta à Turin pour y voir les Pères, surtout le R. P. Provincial, de qui dépendait encore la mission du Far West américain. Il devait aussi une visite de reconnaissance aux Dames du Sacré-Cœur, grandes bienfaitrices de l'Alaska.

A Rome, ce fut l'audience de Léon XIII, de longs entretiens avec le T. R. Père Louis Martin, Général de

la Compagnie de Jésus, d'autres démarches encore en faveur des chères missions...

De retour en France, le Père comptait se rembarquer pour l'Amérique dès septembre. Des circonstances imprévues le retinrent malgré lui quelques jours de plus. Touchante disposition du Père Céleste qui se plaît souvent à donner, dès cette vie, aux religieux et à leurs parents, un gage et comme un avant-goût de la récompense future promise au sacrifice!

Ce léger retard, sur lequel il ne comptait pas, permit au Père Georges d'assister au lit d'agonie sa pieuse mère. « Cette délicate attention de la divine Providence, écrira-t-il, a enlevé à la mort de chère maman la moitié de son amertume, car il est réellement évident que le bon Dieu a tout arrangé, qu'Il a fait attendre maman jusqu'à ce que j'arrive, qu'Il l'a rappelée à Lui avant que je n'aie pu m'embarquer (j'ai fait l'impossible pour m'embarquer le 25 septembre) et dès lors nous sentons que le bon Dieu aime notre petite famille... »

Bientôt, il put annoncer son heureux retour :

« Mon voyage du New-York ici s'est effectué sans encombre, et vite. On m'a très bien reçu partout. Nos Pères Américains sont très hospitaliers. Je n'ai passé que deux jours à New-York. Comme mon cœur battait en refoulant le sol américain. Pauvre France, elle parle de liberté, mais ce mot n'est qu'un son. Ici, il est une réalité et, bien que nous ayons le droit de désirer plus de liberté, cependant le contraste entre l'Amérique et la France est tel, qu'en foulant le sol des Etats-Unis, après avoir quitté la France, on croit sortir du tunnel du Mont-Cenis et de ses vapeurs noires au beau soleil et grand air des Alpes.

J'ai fait une petite visite de vingt-quatre heures à Philadelphie où j'ai eu le bonheur de voir le grand archevêque, Mgr Ryan, l'ami dévoué des Indiens. Il m'a fait excellent accueil et, ce qui est plus précieux, m'a promis d'aider nos écoles à Washington.

De là, je me suis rendu à Boston, où j'ai fait une bonne recrue pour la mission. De Boston, je suis

allé à Chicago. J'ai trottiné toute la journée et peu vu les Pères. On était bien désireux de me garder mais l'attraction de mes chères montagnes était trop forte.

Après juste vingt-quatre heures, le train m'emportait à Saint-Paul (Minesota) où j'arrivais après treize heures de grande vitesse. Le train allait si vite que, par moments, il semblait ne plus toucher les rails. Dieu merci, pas d'accidents!

A Saint-Paul je ne m'arrêtai que deux heures. A neuf heures et demie (le 23 octobre) je quittai Saint-Paul pour ma dernière étape. J'aurai pu atteindre Saint-Ignace le 25 au matin, mais le train était tellement bondé de voyageurs que le voyage fatigua beaucoup mon compagnon. Je m'arrêtai donc le 24 à une charmante petite ville appelée Livingston où nous eûmes quelques heures de repos. Cette ville est à 6.000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes étaient couronnées de neige fraîchement tombée. Mon compagnon était en extase et trouvait tout féerique; son extase n'a pas cessé depuis. De fait, l'état de Montana est magnifique. J'arrivai donc à Saint-Ignace le 25 au soir, pas mal fatigué, mais aujourd'hui je suis parfaitement reposé, prêt à travailler comme si de rien n'était. J'irai à Spokane dans deux jours et je recommencerai à travailler. »

CHAPITRE VII

VISITES DES MISSIONS INDIENNES ET DE L'ALASKA

Le retour dans sa chère mission n'apportait pas au Père de la Motte une trève dans sa vie de « globe trotter », bien au contraire. On en jugera par ces extraits de lettres :

« Depuis ma rentrée aux Montagnes-Rocheuses, je n'ai fait que de voyager, comme de coutume. Mes nouvelles recrues font merveille. Deux sont à la mission de Saint-Ignace, à apprendre l'anglais, quatre à Spokane, parmi eux le Frère Perrotin, de Jersey, qui a conquis l'admiration de tous par son activité. Il est parfaitement heureux, et commence à s'exprimer en anglais. Le plus vieux de la bande, cinquante-huit ans, un écrivain s'il vous plaît, est en ce moment à Umatilla où il apprend le « Nez-Percé. » Je compte aller dans deux semaines écouter son premier sermon en Nez-Percé. C'est vraiment édifiant de voir un homme de son âge se mettre à l'indien. Je ne comptais pas l'appliquer au ministère indien; mais je l'ai fait sur ses instances et suis ravi de son zèle. La Providence prend bien soin de moi. Pas d'accidents de chemin de fer ni de voiture. J'ai

pourtant récemment fait un voyage qui n'était pas sans danger, cinquante milles dans des chemins vraiment abominables, absolument détrempés et défoncés par les pluies. Nous avions deux chevaux fringants, qui sautaient par-dessus les obstacles, au lieu de les enjamber gravement, et qui se démenaient comme des diables quand ils s'enfonçaient dans des fondrières. Plus d'une fois, j'ai mesuré de l'œil la distance de mon siège à la route, prêt à faire de la voltige forcée, mais les bons Anges ont tout arrangé. Je suis arrivé par une nuit noire à la Mission de Saint-Joseph chez les Nez-Percés, à travers des routes défoncées, passant sur un pont écroulé et traversant cinq petits torrents, avec deux poulains fraîchement domptés, tout cela sans accident. Voyez si nos bons Anges s'occupent de nous !

Je suis ici depuis une huitaine. C'est la mission des Cœurs-d'Alène (nos plus fervents Indiens) où j'ai été supérieur un an et où j'ai eu cette émouvante histoire que je vous racontais.

Le Père Carnana, qui vous aime tant, est malade. J'ai dû le remplacer à l'église dimanche dernier et le jour de l'Immaculée-Conception. J'ai prêché mes quatre sermons gaillardement, deux en anglais et deux en kalispel. (Les Cœurs-d'Alène parlent un dialecte kalispel et comprennent bien le pur kalispel).

Mon indien est un peu rouillé faute de pratique ; mais je m'y remets vite. En une heure ou deux, je puis préparer un assez fertile sermon, et la grâce du bon Dieu fait le reste. Beaucoup d'entre eux sont venus me voir. Nous avons élu un capitaine de gendarmerie ; c'était très imposant. Les gendarmes, au nombre de quinze, sont des gendarmes du Sacré-Cœur. Ils surveillent la réserve, arrêtent les ivrognes, les mettent en prison, informent les Pères des abus, etc... et n'ont d'autre rémunération pour leurs services que l'honneur de porter les livrées du Sacré-Cœur, et les récompenses promises par Notre-Seigneur à ceux qui travaillent pour Lui. Leur foi est vraiment touchante et forte. Le nouveau capitaine est très fervent et très actif. Il n'a peur de rien, c'est un

vrai Cœur-d'Alène. Ma seule inquiétude à son sujet est qu'il y aille un peu trop brusquement. Un exemple : il y a un mois, il apprit qu'une femme venait de se sauver et était à Spokane. Il part pour Spokane à cheval, chevauche toute la nuit avec un compagnon, arrive à Spokane, découvre la femme, l'arrête en pleine rue, la fait monter sur son cheval, lui attache un boulet de trente livres au pied, et la ramène dans la réserve à la stupeur des Blancs qui le regardaient faire. C'est un fort gaillard, comme vous voyez, qui n'a pas froid aux yeux. Le devoir est tout pour lui; son nom est Bonamatsi (une corruption de Bonaventure), un fier chrétien, je vous assure.

Dans mon dernier voyage, mon retour de chez les Arapahoes, j'ai senti la protection spéciale des saints Anges. J'ai réussi à me faufiler entre deux tourmentes de neige, qui ont coûté la vie à bien du monde. Mes vingt-huit heures consécutives de voiture au milieu du désert se sont bien passées. Imaginez quatre chevaux galopant au milieu des prairies, sans routes tracées, la nuit, avec des relais toutes les quatre heures, et moi tâchant de fermer l'œil, une lanterne allumée entre mes pieds pour ne pas geler. Ce n'était pas trop gai. Enfin tout s'est bien passé. Avant de revenir à Spokane, j'ai fait une courte visite aux Corbeaux. La mission n'est qu'à vingt milles de chemin de fer. Mais je l'ai échappé belle. Il ventait très fort et le thermomètre marquait 18 degrés au-dessous de zéro. Les chevaux étaient couverts d'un vrai manteau de glace. J'ai bien failli me geler les pieds, mais, là encore, j'ai vu l'action de la bonne Providence : je suis arrivé à temps à la mission.

Je me repose en ce moment à Spokane : mais, dans une huitaine de jours, il me faudra reprendre mes voyages. J'ai une douzaine de missions à visiter.

Les Frères de Lamennais font merveille partout. Les Pères sont de plus en plus enchantés de les avoir. Le fait est qu'ils dépassent toutes mes espérances. Ils font des progrès merveilleux en anglais et leur savoir-faire

étonne tout le monde. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve à leur sujet. Nos petits Indiens ne pourraient être en meilleures mains. Le zèle des bons Frères, leur esprit de sacrifice est parfait. Le bon Dieu les récompensera. »

En janvier 1903, le panorama a changé :

« Je suis à Seattle, en train de visiter notre collège et paroisse. Seattle est sur les bords de l'Océan Pacifique. Le climat y est simplement idéal. Il pleut pas mal en hiver; mais cette pluie ne mouille pas. D'ailleurs nous avons des tramways électriques à profusion, et les rues et trottoirs sont tous en ciment ou macadam. Seattle est une ville qui n'a que quinze ans. Elle compte déjà 130.000 habitants, et est sûre de devenir le New-York du Pacifique. Le port de Seattle est superbe et sa position lui assure le commerce d'Alaska, de Chine et du Japon. On est en train de construire deux gigantesques paquebots qui feront le service de la Chine et gagneront au moins quarante-huit heures sur les paquebots qui font le même service entre San-Francisco et la Chine. A Seattle, nous avons toutes les beautés de la nature réunies. Des montagnes admirables, un lac (Lake Washington) qui pourrait rivaliser avec le lac de Genève, et la grande mer. Je crois que Seattle est une des plus belles villes du monde. Nous y avons une position unique. J'ai eu du mal à arriver. Le chemin de fer doit passer sur une chaîne de montagnes très élevée. Or, la route était entièrement bloquée par les neiges (de cinq à six mètres ici et là). Des avalanches fréquentes rendaient la route périlleuse. Enfin, après mille précautions et des tours de force d'ingénieurs, nous avons réussi à passer sains et saufs, mais que d'accidents tous ces jours-ci! Hier encore, vingt-neuf personnes tuées dans ces montagnes; les chemins de fer déraillent les uns après les autres, les fils télégraphiques sont coupés par les tempêtes, d'où résultent des collisions. Les neiges bloquent la route un jour ou deux, des vingtaines de trains de marchandises attendent leur tour de passer sur une même voie; dès que la route est

déblayée ils partent; de là confusion, collisions, télescopages, etc., etc... Vraiment les Anges gardiens ont fort à faire. Mais que ces montagnes sont belles! Jamais je ne me lasse de regarder et d'admirer la chaîne des Cascades, ses cimes hardies, ses précipices, ses vallées, tout cela est magnifique. En été, nous pouvons voir les nuages à trois ou quatre cents pieds au-dessous de nous. Ce n'est pas banal, n'est-ce pas? Je compte aller visiter prochainement les Gros-Ventres et les Pieds-Noirs. Je viens de recevoir une lettre typique d'un Gros-Ventre qui m'invite à venir tout de suite, car beaucoup sont prêts à recevoir le baptême. Les Gros-Ventres nous donnent beaucoup de consolations. Ils s'ébranlent en masse et embrassent notre sainte religion. La difficulté vient de la polygamie, mais ils font leur sacrifice généreusement et consentent, comme ils disent, à « couper leur cœur. »

Deux mois plus tard, le tableau s'assombrit :

« Comme vous voyez par l'en-tête de ma lettre(1), je suis en pleine visite de nos missions indiennes. Cette mission est celle des Corbeaux; c'est la plus rapprochée de l'Atlantique; je suis plus près de vous ici que partout ailleurs. Il y a huit jours que je suis ici, visitant nos chers Pères, nos écoles et les Indiens. Malheureusement, cette mission est la moins consolante de toutes. Les Corbeaux sont plongés jusqu'aux yeux dans le culte du démon. Voilà vingt ans que nous sommes avec eux, et le résultat de nos fatigues et prières est zéro. Nos écoles font quelque bien. Tant qu'ils sont avec nous, les enfants sont charmants, mais, dès qu'ils nous quittent, leurs parents s'emparent d'eux et leur font abandonner la prière, la foi et la vertu. Très peu de garçons ont persévéré. C'est triste, n'est-ce pas? Cela montre bien le côté faible de ces Indiens, l'absence de caractère. Je ne crois pas cependant que nous ayons perdu notre temps. Quand les vieux Corbeaux seront trépassés, les

(1) Saint Xavier's Mission, March 30 th. 1903.

enfants élevés par nous reviendront et, en tout cas, leurs enfants n'auront pas les mêmes difficultés à vaincre pour rester bons. C'est là notre grand espoir.

Les Corbeaux ne pensent qu'au plaisir. Ils dansent continuellement (leurs danses sont en général sataniques) et font des superstitions. Le démon les tient sous ses griffes. Ils n'ont pas un atome de foi. Hier je causais par interprète avec le grand chef, Pretty Eagle. Sa conversation est navrante. Il n'a pas encore compris notre mission surnaturelle. Il se fait vieux, et est malade. Je l'exhortai à devenir l'ami du bon Dieu avant qu'il soit trop tard. « Je me baptise dans la rivière tous les matins, » me répondit-il. C'est lui qui retient les autres dans le péché. J'ai bien peur qu'il ne meure en réprouvé. Il a des enfants charmants: mais que deviendront-ils avec un père comme cela?

Les Corbeaux sont parfaitement sauvages. Les femmes surtout. Elles sont pires que leurs maris, et ont le cœur et la tête plus dure que le silex. Quand elles viennent voir leurs enfants à l'école, elles se moquent de leurs prières. Et puis, elles ont un autre défaut : elles vivent jusqu'à des âges impossibles. Si au moins elles se décidaient à partir, nous pourrions espérer faire quelque chose; mais non, elles vivent aussi vieilles que Mathusalem.

Les Corbeaux n'enterrent pas leurs morts, ils les mettent dans les arbres et les laissent pourrir là. Il y a un arbre, tout près de la mission, avec une quinzaine de cadavres dans ses branches. Le système n'est pas si mauvais qu'on croit. La putréfaction est bien plus rapide que chez nous, et les arbres sont assez éloignés des habitations pour ne créer aucun danger. C'est égal, c'est bien sauvage, n'est-ce pas? Leurs « en-arbrements » (je ne puis les appeler enterrements) sont tout ce qu'il y a de plus sauvage. Ils crient et hurlent comme des fauves.

Allons, bien-aimé papa, vous voilà bien renseigné sur les Corbeaux. Nous prions, je vous assure, pour leur conversion.

Quel beau triomphe pour Notre-Seigneur si cette tribu-là baissait jamais pavillon! Notre-Seigneur est assez fort pour les convertir. Peut-être que nous ne prions pas assez, ou que nous ne faisons pas assez de pénitence. « Ce genre de démon ne s'expulse que par le jeûne et la prière », a dit Notre-Seigneur. Je me porte bien. Je pars ce soir pour la mission des Gros-Ventres où j'arriverai dans quatre ou cinq jours. Les Gros-Ventres, eux, vont très bien. Je passerai la fête de Pâques avec eux; puis j'irai visiter les Pieds-Noirs. Vers la mi-juin, je pars pour l'Alaska. »

Ce programme devait bientôt se réaliser en effet.

Seattle (Washington), le 11 juin 1923.

Bien-aimé papa,

Je commence ma lettre à Seattle, le 11 juin, mais je n'ai pas l'intention de la terminer ici ou de l'envoyer d'ici...

Bien que je ne sois qu'au deuxième jour de mon voyage, j'ai déjà un incident à raconter. Il a bien failli devenir un accident sérieux. Je quittai donc Spokane le 9 au soir, avec le R. P. Van Gorp, qui vient avec moi m'aider à visiter les missions. Nous prîmes le « Great Northern » qui devait nous amener en treize heures à Seattle. Vers cinq heures du matin, nous éprouvions une forte *concussion* suivie d'un arrêt brusque. Nous étions à l'endroit le plus pittoresque de la route, au milieu des montagnes « Cascades », mais aussi à un endroit très dangereux, au bord d'un précipice. Voici ce qui venait d'arriver : un gros éboulement obstruait la voie, une ou deux roches s'étaient détachées de la montagne et plusieurs arbres, avec des monceaux de terre, couvraient les rails. Le mécanicien n'avait pu arrêter le train qui allait à une bonne vitesse. La locomotive, un vrai « léviathan », avait balayé les roches et les

arbres devant elle sur une longueur de trente mètres environ, mais enfin il avait fallu s'arrêter. Tout le devant de la locomotive était broyé, le tender et deux grands wagons en partie détruits et déraillés, les autres rien... Personne de tué ou blessé, une bonne bousculade générale et ce fut tout. Il fallu changer de locomotive, renouveler les wagons, déblayer la voie, ce qui occasionna un retard de six heures. C'est égal, nous l'avons échappé belle. Si la locomotive avait déraillé, tout le train aurait probablement piqué une tête dans le précipice. En visitant la scène du désastre, j'entendis les remarques suivantes : « Le Seigneur a été bon pour nous », dit un nègre. « Je suis sûre, disait une dame protestante, que nous devons notre salut aux deux clergymen qui priaient hier soir. » (Elle avait remarqué que nous disions notre office). Vous voyez par ces remarques que les Américains, même protestants et infidèles, savent, à l'heure du danger, regarder les choses par leur côté surnaturel.

Nous nous embarquons demain vendredi à huit heures du soir. Après quatre jours, nous serons à Juneau. Deux ou trois jours après, nous reprendrons la mer jusqu'à Skagway, un voyage de treize heures seulement. De là nous commencerons la partie vraiment aventureuse du voyage, excursion du White Pass, les rapides du Yukon... jusqu'à Dawson City, où nous comptons arriver le 1 juillet, puis le grand voyage de seize-cents milles jusqu'à la mer de Behring, Saint-Michel, Nome... A présent je suis à peu près décidé à revenir par l'Océan Pacifique, ce qui abrégera le voyage d'au moins vingt jours et me permettra d'être de retour à la fin d'août. Mais il se peut que je sois obligé de changer mes plans. La suite de ma lettre vous dira ce que je ne saurais dire aujourd'hui. Au revoir donc, bien-aimé papa, jusqu'à la prochaine occasion qui se présentera.

SIBÉRIE
DETROIT DE BEHRING
Nome
Nulato
Yucon
S. Michael. I.
ALASKA
Circle City
Dawson
White Horse
Skagway
Juneau
Douglas
Ft Wrangel
Georges C. S.J.

28 juin, Dawson City.

Je reprends mon petit journal. Le 12 au soir, je me suis embarqué. J'avais une belle cabine à deux. Notre vapeur va fort bien. Toute la traversée consiste à longer les côtes; nous sommes protégés contre les houles de l'Océan par une succession d'îles. Je n'ai pas été malade : décidément je m'aguerris. Les passagers sont peu nombreux et en général peu sympathiques. Les Américains n'aiment en général pas ce bateau. Il n'y a pas de salon : on n'y peut pas danser. C'est justement ce qui me l'a fait choisir. On y est plus tranquille. Je ne m'ennuie pas, je lis, je réfléchis, je prie. Les jours passent vite. Le 13, nous aperçumes plusieurs baleines. L'une d'elles vint prendre ses ébats tout près de nous. Elle sort de l'eau en partie comme un serpent monstrueux, puis retombe à plat sur la mer, faisant sauter l'eau de tous côtés, avec un bruit assez semblable à un coup de canon. Elle fit ce manège quatre ou cinq fois de suite, pour la galerie, je suppose. Le 16 au matin, nous arrivons à Juneau. »

Le Père de la Motte y trouvait comme préfet apostolique d'Alaska le R. P. Crimont, qu'il avait intimement connu à Jersey, vingt ans plus tôt. Depuis, le Père Crimont fut élu vicaire apostolique de la même mission et sacré à Seattle, en juillet 1917, quelques mois seulement avant la mort du Père Georges.

« Tout d'abord nous dîmes la sainte messe dont nous avions été privés. Puis je commençai la visite des deux maisons, celle de Juneau et celle de Douglas Island. La visite terminée, je me préparai à prendre le prochain bateau pour Skagway. Il n'y a pas de communication télégraphique entre Juneau et Seattle, en sorte qu'on doit être sur le qui-vive.

Les bateaux arrivent à toute heure du jour ou de la nuit, et ne s'arrêtent que peu de temps. Pour occuper mes loisirs, j'allai visiter un campement d'Indiens avec mon interprète. Malheureusement ils sont tous presby-

tériens et je vis bien qu'il n'y avait rien à faire. Comme il me restait des loisirs, j'allai à la pêche. Je me procurai une ligne et quelques hameçons et j'allai au port. Généralement je suis assez malheureux, mais cette fois la chance me favorisa. Je pris trois superbes morues pesant chacune de sept à neuf livres. J'en tirai même deux autres hors de l'eau, mais elles étaient trop fortes pour mon hameçon qu'elles brisèrent. Elles devaient peser de quinze à vingt livres. Quand je rapportai ma pêche miraculeuse (une quinzaine de poissons, morues, soles, etc...) les Pères eurent l'impudence de me demander où je les avais achetés! ils ne pouvaient croire que je les avais attrapés. Mais tous trouvèrent la morue délicieuse et le reste alla à l'hôpital où les malades eurent un vrai régal.

Le 20 au matin, un nouveau steamer arrivait et, douze heures après, je débarquai à Skagway. Skagway est au pied de la terrible montagne *White Pass* qui mène au Klondike où tant de mineurs ont péri en 1898-1899. On a construit un chemin de fer de cent milles de long qui grimpe sur la montagne et va jusqu'au White Horse, au pied des fameux rapides (White Horse Rapids) qui ont noyé tant de personnes dans la même année.

Vers cinq heures du soir, le 23, nous arrivons à White Horse sans accident. Nous étions maintenant sous la protection du drapeau anglais. En arrivant à la gare, on nous apprend qu'il n'y a pas de bateau à vapeur mais qu'il en viendra un pendant la nuit, le « Canadien » et qu'il partira le lendemain soir. Nous allâmes prendre logis à l'hôtel Windsor, un hôtel bien primitif, et après quelque temps nous nous dirigeâmes vers la petite église catholique desservie par un bon prêtre canadien de ma connaissance. Chaude réception. Le pauvre prêtre n'avait pas vu de confrère depuis 5 ou 6 mois. Il est à plus de 450 milles de Dawson et, en hiver, il faut être ou fou ou à la recherche de l'or, pour faire de pareils voyages hors de sa paroisse. White Horse est un petit village. Il se peut qu'il devienne une ville car il y a de très riches mines d'or et de cuivre. Il y a aussi

une garnison de police montée; cette police se compose de jeunes gens anglais de bonne famille que l'amour des aventures attire. Ils rendent des services admirables; tout d'abord ils font la police, puis ils remplacent la douane, ils vont au secours des gens qui sont pris dans la neige, etc... Le soir, à minuit, nous démarrions et en route pour Dawson où nous arrivâmes le 27, à trois heures du matin. Le voyage se passe bien. Le paysage, sans être aussi bien que celui de Seattle à Juneau, est très beau cependant. Nous traversons d'abord le lac Lebarge, un très beau lac entouré de rochers imposants, de forêts impénétrables, de montagnes abruptes, dont plusieurs recèlent des volcans, à en juger par les cratères qui les couronnent.

Après le lac vient le Yukon, la gloire des régions arctiques. Un fleuve qui est navigable sur une longueur de 2.000 milles et qui roule plus d'eau que la Rivière des Amazones. C'est ce fleuve que nous allons descendre jusqu'à son embouchure dans la mer de Behring. Il se grossit tout le temps jusqu'à ce qu'il atteigne des proportions colossales...

Nous voici à Dawson; je suis logé à l'hôpital car les Pères Oblats, qui desservent l'église, n'ont pas de place. Je prends un repas chez eux. Dawson n'a guère augmenté depuis deux ans. Il a plutôt diminué. Cependant l'or continue à abonder. Les « creeks » sont travaillés activement. Il y a de puissantes machines, qui dégèlent la terre, même au cœur de l'hiver, et qui font couler l'eau dans la pelle : on lave la boue où se trouve l'or. La vie est très très chère ici, même aujourd'hui. Une livre de viande, 4 francs; un concombre 2 fr. 50, un chou 1 fr. 25, etc. La population est presque entièrement américaine, bien que Dawson appartienne à l'Angleterre.

Je suis très inquiet au sujet du reste de mon voyage. Les glaces de la mer de Behring et de l'embouchure du Yukon ne se sont ébranlées que trop tard... Les communications télégraphiques sont rompues. On ne sait quand le premier steamer arrivera... Que faire? J'ai

bien envie de m'acheter un canot et de descendre la rivière, à la garde de Dieu... Peut-être prendrai-je un canot jusqu'à Eagle City, le premier village américain, à 112 milles d'ici, près de la frontière où nous avons un de nos missionnaires. J'ai fait ce voyage il y a deux ans en quatorze heures mais j'avais un frère navigateur avec moi et la rivière est excessivement rapide dans cette portion de son parcours. Allons, je vais dormir sur ce projet et demain, après la messe, nous déciderons quelque chose. J'espère que le bon Dieu viendra à notre aide.

29 juin, 10 heures du matin.

La bonne Providence est venue à notre secours. Cette nuit, à minuit (il fait jour tout le temps ici), j'étais réveillé par un sifflet de bateau à vapeur.

Un steamer qui arrivait d'en bas, le « Rock Island ». Aussitôt je cours aux nouvelles. Ce steamer avait hiverné à mi-chemin entre Dawson et Saint-Michel. Il arrive avec des passagers du Tanana, une rivière aurifère qui se jette au Yukon à huit cents milles d'ici. Il rapporte que la mer est libre et qu'un steamer a quitté Saint-Michel le 21 juin. Il sera ici le 10 juillet. Allons! c'est un peu moins mauvais. Après ma messe, je cours au bureau pour savoir ce qu'on va faire du « Rock Island. » Peut-être va-t-il descendre jusqu'à Saint-Michel? C'est trop beau... Réponses décourageantes... Je vais à la chapelle et je prie avec ferveur. Le Père Van Gorp va à l' « office ». Le voilà qui revient tout en joie. « Bonne nouvelle: le Rock Island part demain soir pour Saint-Michel et un autre steamer part ce soir pour Eagle City. » Hurrah! nous ne pouvions être mieux servis! Cet autre steamer venait d'arriver de White Horse et était envoyé à Eagle en dehors de sa route pour des raisons spéciales. Voyez donc comme les choses se sont arrangées! Donc, nous allons à l'instant retenir nos places et voir la galère. Nous passerons vingt-quatre heures à Eagle; puis nous prendrons le « Rock

Island » et nous descendrons la rivière jusqu'à Nulato, la première mission indienne, où nous resterons jusqu'à ce que le « Sarah » nous cueille au passage pour nous emmener à Holy Cross, notre grande mission. Une fois à Holy Cross, nous pourrons faire des arrangements avec notre steamer « Saint-Joseph » et aller visiter notre troisième mission; puis Saint-Michel, sur la mer de Behring. Là nous trouverons quelque steamer océanique pour nous transporter à Nome et de là à Seattle car je suis bien décidé à revenir par l'Océan cette fois.

Allons au revoir. Je continuerai mon gribouillage plus tard. Voyez comme la Providence veille sur nous. Ces deux bateaux, sur lesquels personne ne comptait, sont venus à point... Deo gratias!

Nulato, 10 juillet.

Je reprends mon récit où je l'ai laissé. Le 29 au soir, nous partions pour Eagle City, pour la fête des saints Pierre et Paul, et, le lendemain matin, nous arrivions vers 5 heures. Le bon Père Monroe, un Père français, un de nos anciens compagnons de Jersey, était là. Le pauvre Père est tout seul à plus de neuf cents milles. Il ne voit de jésuites qu'une fois l'année et ne voit les Oblats qu'une fois pendant l'hiver. Pour aller les voir, il lui faut franchir les 112 milles qui le séparent de Dawson, sur la glace, avec son traîneau et ses chiens, ou bien en raquettes. Malgré toutes ses souffrances et ses privations, il va remarquablement bien. Sa maison et sa petite chapelle sont d'une propreté exquise. Pour occuper ses loisirs, il a bâti un petit hôpital où il traite lui-même les malades. Cette œuvre de charité lui a conquis les cœurs de tous, protestants aussi bien que catholiques. Une fois par an, il s'en va à pied et sac au dos visiter les mines qui dépendent de lui. C'est un voyage de 600 milles, au milieu des forêts qui fourmillent de moustiques. Un tel voyage est simplement héroïque. Il le fait en été généralement et tout cela...

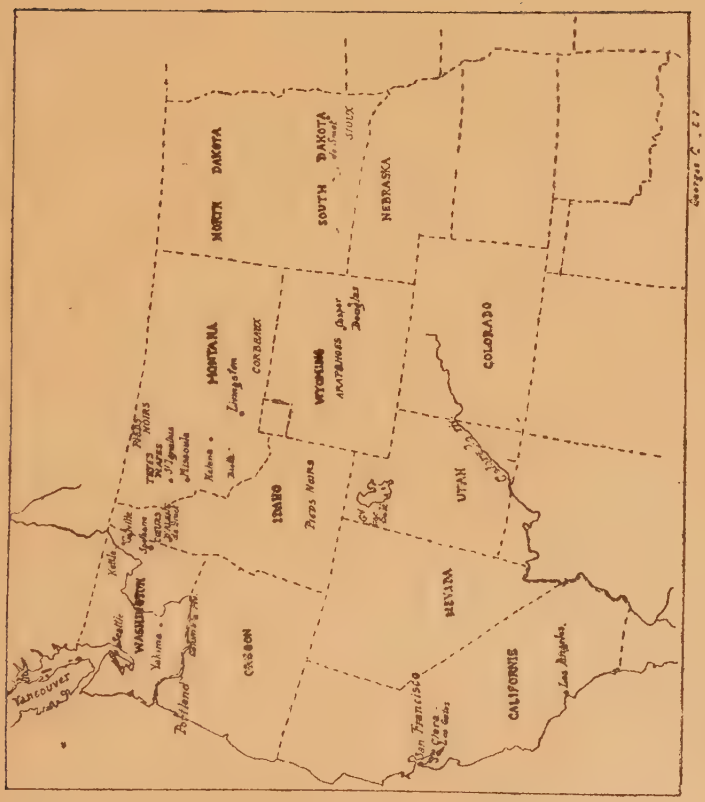
pour entendre une douzaine de confessions peut-être. La bonne Providence le protège merveilleusement.

La première chose que je dus faire à Eagle fut de délivrer le P. M. de son compagnon, un Français (de Saint-Malo) qu'on lui avait envoyé l'année dernière pour faire la cuisine. L'hiver dernier, il se mit à donner des signes de folie. C'était une folie douce, mélancolique. Le P. M. m'écrivit et je lui répondis de tâcher de garder son homme jusqu'à mon arrivée. Nous n'étions pas sans anxiété. Le pauvre homme suit en aveugle toutes les idées baroques qui lui viennent; à un moment donné, il pourrait lui venir à la tête de tuer quelqu'un, comme le malheureux qui assassina Mgr Seghers en 1887. Le bon Dieu me vint en aide. Au cours de la conversation, il me parla d'une mission divine qu'il avait reçue du Ciel et qui devait s'exécuter au Canada. Je lui payai son voyage de retour. Je pense qu'une fois hors du climat énervant d'Alaska, il ira mieux.

Le 1 juillet à midi, le « Rock Island » arrivait à Dawson et nous partions pour Nulato. Vingt milles plus loin, un accident à la machine nous arrête trois heures, pendant lesquelles les moustiques nous firent une guerre acharnée. C'était la même chose toutes les fois que nous nous arrêtions pour faire du bois. L'hiver, avec toutes ses horreurs, est un temps délicieux comparé à l'été, à cause de ces moustiques. Vous êtes occupé du matin jusqu'au soir à vous en débarrasser, heureux si vous vous en tirez avec une cinquantaine de morsures par jour. Souvent il arrive que la morsure est suivie de fièvres et de plaies enflées... Je vous assure que les moustiques du Yukon sont de redoutables insectes et qu'ils dispensent les pauvres missionnaires de chercher d'autres mortifications.

A cette époque le Yukon est très sale; il mange les bords et ses eaux sont boueuses : mais, vers le 15 septembre, il deviendra parfaitement clair et cela annonce qu'il va geler. De fait, il charrie des glaçons à partir de cette date et, vers la mi-octobre, il est solidement gelé.

De temps en temps, nous rencontrons de petits villa-


NORTH DAKOTA
SOUTH DAKOTA
NEBRASKA
MONTANA
WYOMING
COLORADO
IDAHO
UTAH
NEVADA
OREGON
WASHINGTON
CALIFORNIA
Vancouver
Portland
San Francisco
Los Angeles

ges indiens, et les nombreux poissons qui sèchent sur le rivage montrent que le saumon est en pleine course. Le saumon remonte aussi haut que Dawson, mais il faut dire que, lorsqu'il arrive là, il n'a plus guère que la peau et les os... Une fois dans l'eau douce, le saumon ne mange plus... Souvent il va pondre dans de petits ruisseaux et là on peut le prendre à la main. Les ours savent cela. Vers juillet, quand les eaux baissent, ils viennent prendre leurs quartiers d'été sur les bords des dits ruisseaux : ils descendent dans l'eau, ramassent un saumon, l'emportent comme un bébé dans leurs bras, et vont le déguster à l'ombre ou le faire déguster à leurs petits. Ceci n'est pas un conte : c'est la vérité.

D'ailleurs il faut que vous sachiez que tout le monde vit de saumon en Alaska; l'homme, le chien, l'ours. L'année dernière, à la mission de la Sainte-Croix, un frère avait laissé dans la cour un seau où se trouvait le dîner des chiens. Les vaches (nous en avons deux) s'en vinrent rôder autour du seau et se mirent à déguster le contenu. C'est un peu fort, mais c'est vrai. On ne m'a jamais dit quel goût le lait avait... A partir de mon arrivée à Nulato, le saumon sera mon menu quotidien, à déjeuner, à midi et le soir. On se fatiguerait vite du saumon si on le mangeait toujours cuit; mais on le sert de trois manières, cuit, cru ou fumé. Le saumon cru est vraiment exquis. Et puis, il se digère facilement. Le saumon fumé est digne de la table des rois.

Je passe sur les villages que nous avons rencontrés, autrement ma lettre deviendrait un livre. Le 2 juillet, nous entrions dans le cercle arctique. Plus de nuit du tout. A minuit, il fait aussi clair qu'à Saint-Servan, à quatre heures de l'après-midi. On a tout le mal du monde à se décider à aller se coucher. Ici, en été, on se couche uniquement par principe; mais on paie cher les conséquences de cet état anormal. On ne peut dormir à cause de la lumière, du bruit, des moustiques; on vivote de la sorte jusqu'au 15 août, plus ou moins.

Le « Rock-Island » est sale, mais cela ne fait rien. On passe son temps dans le calme à lire, à pourchasser les moustiques et à prier. Le 4 juillet, la grande fête nationale des Etats-Unis, pas de pétards, pas de discours patriotiques, pas de boisson. Nous hissons le drapeau à l'arrière, et c'est tout.

Vers six heures du soir, nous arrivions à Nulato. Les Pères nous aperçurent de loin et nous aidèrent à transporter nos valises. Le lendemain, je commençai à visiter la communauté en détail et à m'édifier au contact des Frères et des Pères qui passent leur vie sur ce coin désolé de l'Alaska.

Nulato est un fort village indien. Nous y avons une petite église et les Pères passent leur temps à apprendre le catéchisme aux Indiens et à évangéliser quarante ou cinquante villages disposés sur les bords de la rivière, dans un rayon de cinq cents milles. Tous ces Indiens parlent la langue tinneh. Chose étrange, cette langue est la même que celle des Indiens Navajoes, qui vivent en Arizona, ce qui montre qu'ils forment une même tribu. D'ailleurs il existe une vieille tradition, chez les Navajoes, que leurs ancêtres vivaient dans un pays extrêmement froid. Comment la tribu s'est-elle divisée? A quelle époque? Personne n'en sait rien. Toujours est-il que les deux sections vivent à une distance de sept ou huit mille milles et que la langue, les coutumes et même les types des deux tribus ont bien changé.

J'ai à peu près fini la visite de la mission. Les Indiens me plaisent beaucoup. Ils sont bien simples et bien intelligents. J'espère qu'ils deviendront bons chrétiens. Ils vivent de chasse et de poisson. C'est plaisir de les voir tirer de l'eau de beaux saumons et autres poissons pesant de vingt à trente livres. Ils ne chassent guère maintenant, à cause des moustiques; mais en hiver ils sont bien pourvus de viandes et de fourrures. Il y a quelques jours, un Indien a tué un renard *noir*. La fourrure se vend de neuf cents à mille dollars (4.500 ou 5.000 francs); on dit qu'il y en a d'autres tout près d'ici. Nous élevons nous-mêmes un troupeau de

rennes. Il a fallu renoncer à s'en servir comme attelage; la glace est trop irrégulière et la neige trop profonde; les pauvres animaux se fatiguent de suite. Les chiens sont bien plus durs à la fatigue et enlèvent des fardeaux tout aussi pesants. Nous élevons donc les rennes pour la viande et la fourrure. Le gouvernement nous a donné cent têtes, il y a deux ans, et nous en avons maintenant déjà cent-soixante quinze. Ce troupeau a une vraie valeur. Il vit de mousse en hiver et d'herbe en été. Nous sommes obligés de les garder bien loin de la mission, autrement les chiens indiens auraient vite fait de les exterminer. Ces chiens sont très féroces et tuent tous les animaux qu'ils rencontrent : vaches, chevaux, etc... A la Sainte-Croix, nous avons deux chevaux, deux vaches et un taureau; nous sommes obligés de museler nos chiens. Ceux-ci sont des animaux superbes avec un très long poil, et sont fort intelligents. Ils hurlent comme des loups. D'aucuns prétendent qu'ils sont plus loups que chiens. Ils respectent l'homme, excepté quand ils sont attelés à un traîneau et en pleine course. Alors malheur à qui se trouve sur leur route. Mais ils n'ont aucun respect pour le reste de la création. J'attends mon steamer, demain ou après-demain, pour aller à la Sainte-Croix. Espérons qu'il ne tardera pas trop. Au revoir jusqu'à la première occasion.

Holy Cross Mission, 27 juillet 03.

Je reprends ma lettre avec intention de la terminer car elle commence à être longue. Le 14 juillet, notre steamer arrivait et nous repartions pour Holy Cross où nous arrivâmes après vingt heures de voyage. Holy Cross est notre mission principale. Nous y avons une belle école. C'est d'emblée la plus belle et consolante école indienne que je connaisse. Les enfants nous sont extraordinairement attachés. La meilleure preuve en est que les grands garçons (de 18 ou 20 ans) ne veulent pas nous quitter. Ils sont fort bons musi-

ciens : ce sont eux qui chantent la messe et les vêpres, en parties s'il vous plaît, et leur chant est excellent. Avant-hier, nous eûmes une surprise... trois sénateurs envoyés par le gouvernement pour étudier l'Alaska en vue des lois qui se préparent à Washington. En quelques minutes, les enfants étaient prêts à donner une petite réception, adresse, chants patriotiques. Je ne sais si les apparences m'ont trompé, mais il m'a semblé que les sénateurs ont été charmés. L'un d'eux, Sen. Dillingham, dit au Père Van Gorp : « Je n'ai pu retenir mes larmes en voyant ces enfants et en pensant aux Pères et Sœurs qui consument leur vie dans ce pays perdu, au service des Indiens. » De fait, la bonne Providence avait tout arrangé de manière à leur faire apprécier l'héroïsme des Pères et des Sœurs. Les moustiques étaient simplement horribles. Les pauvres sénateurs n'avaient pas de moustiquaires. Je m'empressai de coiffer mon voisin, Sen. Dillingham, du mien et il ne se fit pas prier pour l'accepter. Comme les moustiques trouvaient moyen d'y entrer, je lui rabattis le collet de son habit comme s'il avait été un petit garçon et l'emmaillotai dans son moustiquaire. Les autres Pères en firent autant aux autres. A la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas? Les moustiques vous dispensent de toutes cérémonies. Ils étaient reconnaissants, je vous assure... Tous les trois sont protestants. Notre école a été pour eux une révélation. L'un d'eux demanda à la Sœur Supérieure : « Combien y a-t-il de temps que vous êtes ici? — Onze ans et je n'ai pas envie d'avoir un billet de retour, mon seul désir est de mourir ici... » Si vous aviez vu l'air abasourdi de son interlocuteur... Sûrement ils ne nous accuseront pas d'être ici pour des avantages matériels, eux qui ont vu les moustiques, eux qui savent ce que coûtent les objets les plus nécessaires à la vie, eux qui savent que nous vivons de poisson, que nos maisons, nos habits respirent la plus grande pauvreté. Je crois qu'ils nous ont quittés avec quelques pensées de foi. Qu'aurait-ce été s'ils avaient pu rester plus longtemps et découvrir ce que j'ai décou-

vert depuis mon arrivée, la joie et le bonheur qui surabonde dans tous les cœurs et les consolations que le bon Dieu verse à flots ici... Ce qui prouve, cher papa, que le bonheur ne consiste pas à être riche, à avoir du confort, de beaux habits et une bonne table. On peut être privé de tout cela, on peut vivre dans un pays de glace et cependant être dans la paix et l'allégresse. Ce n'est que la confirmation de ce que Notre-Seigneur a dit sur la montagne. Ma visite de Sainte-Croix est terminée. Notre petit steamer « Saint-Joseph » est ici, prêt à partir; mais j'attends l'arrivée du Père Cataldo, qui est un des consulteurs de la mission. Puis je partirai pour Akabarak où je ne resterai que vingt-quatre heures et je me rendrai à Saint-Michel, sur la mer de Behring. Là je prendrai le premier bateau qui se présentera et me rendrai à Nome, la dernière étape de mon voyage. Vers le 15 août, je m'embarquerai pour Seattle, où j'espère arriver après huit, dix ou treize jours de navigation suivant la qualité du steamer, l'état de la mer, etc... Je vous écrirai plus tard pour vous annoncer mon arrivée aux Etats.

On m'a dit une chose curieuse au sujet de Saint-Michel. L'hiver dernier, on avait creusé un trou sur le rivage, pour y planter une pierre et y amarrer un bateau. Le sol étant gelé, on dut procéder lentement et se servir de vapeur pour dégeler la terre. A trois pieds et demi de profondeur, on découvrit... quoi?... La glace, une belle glace bleue. On fit d'autres trous, partout de la glace. D'où il suit que Saint-Michel est un iceberg et qu'un de ces quatre matins, Saint-Michel pourrait bien se mettre à flotter sur la mer de Behring et à prendre la route de l'Océan arctique ou du Pacifique (1). Que ce pays est donc merveilleux!... Cette année, le saumon n'est pas riche : nous n'en avons pris que cinq mille. Heureusement que nous en avons huit mille de

(1) Ainsi tout n'est pas invraisemblance dans la fiction de Jules Verne (Au pays es fdourrures).

reste. Adieu, bien cher papa. Jusqu'à présent je me porte fort bien et je vous avouerai bien bas que je suis de plus en plus enthousiasmé de l'Alaska. J'espère y vivre et y mourir. Il me semble qu'il y a beaucoup de bien à faire et de belles conquêtes pour Notre-Seigneur. Les Indiens ne sont pas bien nombreux, c'est vrai, mais aux yeux du bon Dieu le *nombre* compte peu. Notre-Seigneur lui-même a passé sa vie dans un tout petit pays, alors qu'il aurait pu évangéliser Rome ou Athènes. Adieu.

Votre Georges qui vous aime bien.

Rentré à Spokane au début de septembre, il mande à son père :

« Je me hâte de vous annoncer mon retour d'Alaska. Vous avez, je pense, reçu la lettre que je vous ai expédiée d'Holy Cross, vers la fin de juillet. Depuis cette époque, je n'ai pas eu le loisir de relater mes aventures. J'aimerais bien à vous envoyer un récit circonstancié du reste de mon voyage, mais hélas ! je dois y renoncer ; j'ai de l'ouvrage par-dessus la tête. Je puis dire cependant que tout s'est bien passé. Mon voyage de mer a été heureux. Il n'a duré que neuf jours. A part deux jours de gros temps, la mer a été bonne et, chose étrange, je n'ai pas été malade. Notre vapeur roulait beaucoup ; j'étais mal à mon aise, mais pas malade. En sortant de la mer de Behring, nous nous sommes arrêtés à « Dutch Harbor » pour faire du charbon. J'ai rarement vu un plus beau paysage. Des montagnes et des vallées superbes, un climat merveilleux, une verdure ravissante mais... il y a un terrible mais... six volcans en éruption dans le voisinage, des tremblements de terre fréquents, des raz-de-marée ; en conséquence, la perspective d'être engloutis par les flots : voilà pour vous guérir de l'envie de vivre là. Somme toute, je suis heureux de mon voyage : j'espère qu'il n'a pas été inutile aux chers Pères et Frères que j'ai visités. Une chose est certaine ; j'ai été bien édifié

par eux, et les bons Anges m'ont bien protégé. A Nome, j'ai vu les « placers. » L'or est vraiment abondant; on le trouve dans les rues, sous la mousse, partout. On lave la terre et l'on a le métal brillant. Tout le plateau où se trouve Nome a dû être l'embouchure de deux rivières aurifères et ceci explique la présence de l'or sous la mousse. Un de ces jours, un raz-de-marée détruira Nome et le plateau, je le crains : mais il est probable qu'il n'y aura plus d'or car on travaille avec acharnement.

Je me prépare à un long voyage en Wyoming chez les Arapahoes, et je compte passer là une partie de l'hiver. Le Supérieur de cette mission est tombé malade, et je vais le remplacer pour un temps.

Je n'ai pas encore vu les dix nouveaux Frères (1) qui sont arrivés en France. J'irai les visiter bientôt. »

(1) Frères de Ploërmel envoyés comme les précédents par le R. F. Abel dont le Père ne se lasse pas d'admirer « la grande âme ».

CHAPITRE VIII

CHEZ LES ARAPAHOES. VISITE DES MISSIONS

Gagner la réserve des Arapahoes ne fut pas chose facile. On en jugera par ce récit du 23 octobre 1903 :

« Tout d'abord j'avais devant moi quarante-cinq heures de chemin de fer. A cette époque, le *Northern Pacific,* le grand transcontinental, n'était rien moins que sûr. Des bandits infestaient l'état de Montana et avaient imaginé de terroriser les administrateurs de la grande ligne. Une lettre non signée annonçait que si le 1 octobre une somme de 25.000 dollars n'était pas déposée près de Héléna, on allait faire jouer la dynamite et détruire la propriété de la compagnie en question. Au jour fixé, une locomotive se dirigeait au lieu convenu avec des sacs remplis de cailloux. Un mille en arrière une autre locomotive suivait avec une voiture remplie d'hommes armés et des lévriers dressés à la chasse à l'homme. Malheureusement la locomotive numéro 2 fit trop de bruit; les bandits l'entendirent et ne se montrèrent pas au rendez-vous. Le même jour, ils faisaient sauter trois trains et envoyaient une nouvelle lettre annonçant que si, le 6 octobre on ne leur remettait pas

cinquante mille dollars au lieu de vingt-cinq mille, en bon et bel or, ils feraient sauter toute la ligne de Montana, tunnels, ponts, gares, trains, tout. La Compagnie est dirigée par des hommes qui ne s'effrayent pas. Aux prix de grands sacrifices, on organisa une défense savante. Des gardes armées furent postées tout le long de la route (au moins quinze cents milles). Chaque pont et tunnel était gardé; chaque train était accompagné d'une locomotive qui allait en reconnaissance et des lévriers étaient en dépôt dans chaque gare, prêts à prendre la piste des malfaiteurs s'ils faisaient jouer la dynamite. Tout ce système de défense a dû coûter des sommes folles. D'après mon plan, je devais quitter Saint-Ignace le soir du 6. J'avoue que j'avais bien envie de changer et d'attendre que le règne de la terreur eût pris fin. Mais j'aurais ainsi désappointé les Pères de Saint-Stephen's qui m'attendaient; d'ailleurs la saison était avancée; j'avais à craindre les blizzards dans les plaines de Wyoming et enfin n'était-ce pas manquer de confiance en la Providence, étant donné que la compagnie de chemin de fer avait pris toutes les mesures imaginables? Je partis donc. La nuit était noire. Mon train passait par Butte, au lieu de passer par Héléna. C'était encore pis, car les gorges de Butte sont bien plus favorables à un coup de main. J'avoue que je m'endormis sans être trop sûr de me réveiller sur cette terre. Mais rien n'arriva. Il plut toute la nuit. Le lendemain matin, à Billings, nous apprîmes qu'un train avait sauté près de Héléna et que des tas de dynamite avaient été trouvés sous un tunnel, près d'un pont sur lequel nous avions passé à deux heures du matin, mais les bandits étaient si bien traqués qu'ils n'avaient pu rien faire. J'ai appris depuis qu'ils étaient en pleine déroute, que des postes formidables étaient organisés partout et qu'ils cherchaient à se sauver au Canada. Le fait est que, si on les pince, ils n'arriveront jamais à leur prison; on les lynchera sur place. Ne recevant pas de journaux, je ne sais pas comment l'histoire s'est achevée... Ceci vous donne une petite idée de l'Amérique au Far-

West. N'en concluez pas que c'est toujours comme cela. Ce dernier acte de brigandage est nouveau mais très dangereux. Quand on parle des progrès merveilleux de l'humanité au vingtième siècle, on ferait bien de tourner sa langue deux ou trois fois avant de parler, car il y a progrès et progrès. Jusqu'à présent, les progrès en scélératesse sont plus patents qu'il ne conviendrait.

Après mes 45 heures de chemin de fer, je pris une diligence de montagne, à Casper en Wyoming. Je vous fais grâce des détails. Je partis à trois heures du matin avec quatre chevaux. Le voyage dura vingt-sept heures, vingt-sept heures de martyre... un froid poignant et pas de sommeil, comme bien vous pensez. J'arrivai à Saint-Stephen's le lendemain matin, à six heures et demie, rompu et mourant de sommeil. Je dis la sainte messe et allai sur mon lit. Trois bonnes heures de sommeil me firent beaucoup de bien et je commençai ma visite.

Il y a dix ans que nous avons commencé à évangéliser les Arapahoes. Jusqu'à présent tous nos efforts ont abouti à zéro. Les Arapahoes sont trop attachés à leurs superstitions et à leurs mœurs immorales pour goûter la doctrine de Jésus-Christ. Nous avons deux écoles, une pour les garçons et une pour les filles: quatre-vingt-dix enfants en tout. Ces enfants sont notre espérance. De fait, ils sont bien bons et dociles. De plus, ils ont du caractère et plusieurs, à leur sortie de l'école, ont emporté leur religion avec eux. Ils tiennent bon, font leurs prières en dépit des quolibets de leurs parents, viennent à l'église et fréquentent les sacrements. Si nous pouvons obtenir une douzaine de familles comme cela, nous sommes sûrs de conquérir la tribu à Notre-Seigneur.

Ce qui rend la conversion de ces Indiens si difficile est, en partie, leur langue. Jusqu'à présent, les Pères n'ont pu réussir à la dompter. Ils n'ont même pas réussi à composer les prières. Le bon Dieu m'a mis au cœur le désir d'accomplir ce travail. Certes, il est difficile, mais que ne peut-on faire avec la grâce du bon Dieu? Je me suis mis à l'œuvre et j'espère que, d'ici à un mois

ou deux, j'aurai fini. Je suis assez content de l'*Ave* mais je ne suis pas satisfait du *Pater*. Voici l'*Ave* (1)...

Vous n'avez pas idée comme c'est difficile, quand on ne sait rien d'une langue, de faire un travail sérieux comme cela.

Et les Indiens sont si peu intelligents, si nerveux! on n'est jamais sûr de ce qu'ils vous disent. Mon interprète sait très peu d'anglais et prononce sa langue d'une façon très obscure. Enfin, malgré tout, j'espère réussir. Je n'adopterai les prières qu'après les avoir essayées sur les enfants et m'être assuré qu'elles sont correctes. Je n'aime guère le nom du bon Dieu (le Visage-Pâle d'En-Haut) mais c'est tout ce que je puis obtenir. Quand nous serons plus avancés, on leur expliquera que le Visage-Pâle en question n'a pas de visage du tout, et qu'il est le Père non seulement des Blancs mais aussi des Peaux-Rouges (1).

Dimanche dernier, j'ai réuni tous les hommes et leur ai prêché une longue heure par interprète sur la nécessité de sauver leur âme. Pauvres sauvages! ils écoutaient bien. Il sont tous venus me serrer la main après mon discours et plusieurs ont fait de bonnes remarques : « Tu parles bien, Robe-Noire, montre-nous le chemin du ciel. » D'autres n'avaient pas l'air trop bien disposés; le chef en particulier qui a une douzaine de femmes.

(1) Bèbi nis sittanèthen, Mary, nenèenin tèe-tèin. Je te salue Marie tu es pleine de beauté.

Ytchébene-Atha nenitè-tibéin — nenèenin-tèen-tihibèen (L'Homme Blanc d'En Haut) Dieu est avec toi — tu es privilégiée

Hanaut esenit, na Jesus ei — hè niha enèe — tihibè — eti entre toutes les femmes et ton Fils aussi est privilégié, etc

(2) A la longue, le P. de la Motte en vint à réaliser ce tour de force de traduire en indien... un conte d'Alphonse Daudet !... En quête d'un cadre nouveau à donner à ses remontrances pastorales, il se souvint un jour, fort à propos, des « Lettres de mon Moulin »; le « Curé de Cucugnan » devenu la « Robe-Noire de Lka » produisit grande impression sur un auditoire pourtant assez peu littéraire.

Le Père de la Motte attaqué par les loups... (p. 131.)

Je suis très heureux et j'espère que les affaires ne me forceront pas de quitter cette mission avant deux ou trois mois. Que je serais donc heureux si je pouvais rester ici! Comme j'aimerais mieux cette occupation que l'autre. Mais telle n'est pas la volonté de mes supérieurs... »

Le récit continue, en février suivant, et prouve qu'un rapide séjour avait suffi au Père de la Motte pour se faire beaucoup aimer de cette tribu et y opérer un très grand bien.

« J'ai quitté les Arapahoes le 9 décembre, juste après une forte tempête. Mes bons petits Arapahoes pleuraient tous, chose que je n'ai jamais vue chez les autres Indiens. Après trente-huit heures de voiture (quelles voitures!), sans sommeil bien entendu, j'arrivai à Casper où, sans songer à prendre un repas, je pris un bon somme. Pendant la dernière heure du voyage, le temps commença à se regâter et, quand je m'éveillai, nous avions une belle tempête, un vent furieux, et le thermomètre à 8 degrés au-dessous de zéro (Fahrenheit, c'est-à-dire environ 21 centigrades au-dessous de zéro). Je l'ai échappé belle comme vous voyez! De Casper, je me rends par train à la mission des Corbeaux. Je fis vingt-quatre milles en traîneau, par un temps horrible. Nous dûmes plusieurs fois descendre pour nous réchauffer les jambes. Pas de loups cette fois. L'année dernière nous avions une escorte de quatre énormes loups gris. Ils sont féroces mais n'attaquent pas à moins d'être trente ou quarante et d'être en route très affamés, chose assez rare, car les réserves indiennes sont généralement remplies de bœufs, de vaches, veaux et chevaux que messieurs les loups dépècent sans permission.

Après trois ou quatre jours, je me remis en route pour Spokane. La tempête durait toujours, mais le froid n'était pas aussi vif. Arrivé à Spokane, je comptais m'y reposer quelques jours mais une lettre pressante m'appelait à Portland (seize heures de chemin de fer) où Mgr Christie, l'archevêque, désirait me voir. Je m'arrêtais juste huit heures à Portland, assez pour ne rien voir.

C'est la première fois que j'ai eu l'occasion d'aller dans cette ville. Elle est très belle, dit-on, et le climat y est très doux sur l'Océan Pacifique.

De Portland, je visitai successivement cinq autres résidences ou missions et réussis enfin à me reposer deux semaines à Spokane. Mais ce soi-disant repos ne signifie pas la même chose que le mot loisir. La communauté de Spokane est très nombreuse (environ quatre-vingt-quinze jésuites) et, naturellement, après une longue absence, il y a bien des choses à régler, bien des petites affaires à « settler » (comme disent les Canadiens). En règle générale, mes séjours à Spokane me fatiguent plus que mes excursions dans les montagnes et les déserts de Montana et Wyoming.

Et maintenant me voilà en route pour cinq ou six mois. Je suis à Colville, ma toute première mission. Mais hélas! les Blancs ont tout envahi autour de nous; les pauvres Indiens sont parqués dans leur réserve, à vingt ou trente milles d'ici. Ils ne viennent plus à nous comme autrefois mais seulement deux fois par an, à Noël et à Pâques. Nous avons cependant une école indienne et je dois dire que les enfants sont bien bons, bien qu'ils n'approchent pas des Arapahoes. Ces Indiens-ci sont catholiques, à l'exception de quelques protestants et d'une tribu infidèle. Ils ont en général une foi très robuste mais ils aiment trop le whisky, qui tous les ans fait de nombreuses victimes parmi eux.

Je compte quitter Colville dans trois ou quatre jours. J'irai de là à De Smet chez les Cœurs-d'Alène où je ferai ma retraite de huit jours. De là je finirai le Carême à Pendleton. La semaine-sainte, je la passerai à Seattle; celle de Pâques à Yakima, puis... je ne suis pas décidé. J'ai encore à visiter les trois grandes missions de Montana, Saint-Ignace, où sont les Frères de Lamennais, les Gros-Ventres et les Pieds-Noirs. Puis je devrai probablement retourner en Alaska. Vous voyez, cher Papa, que je mérite un peu le nom de « globe trotter » que l'on me donne assez généralement.

Ma santé se maintient bien. Je fais mon carême sans l'ombre d'inconvénients. De fait, je me suis habitué à me passer de déjeuner car autrement je perdrais beaucoup de messes dans mes voyages. (Bien souvent je ne puis dire la sainte messe qu'à midi ou même deux heures de l'après-midi). Cette nouvelle habitude me rend grand service en carême je vous assure.

Il y a longtemps que je n'ai vu les Frères de Lamennais. Mais j'entends souvent parler d'eux. Tout le monde en est enchanté. Je crois que le T. R. F. Abel va aller au Canada et a l'intention de pousser jusqu'ici. Comme je serai heureux de le voir! Ce que je prévoyais commence à se réaliser. On voudrait les avoir partout. Mes yeux, quoique faibles, vont se remettre avec quelques précautions. J'ai dû prendre des lunettes, ce que j'abhorre, mais elles me font du bien.

J'ai passé huit jours en juillet avec le T. R. F. Abel et il m'a promis qu'il tâcherait de vous rencontrer à Jersey.

Après l'avoir quitté, j'ai passé un mois environ à la mission des Gros-Ventres où j'ai eu l'occasion de faire quelques bonnes promenades reposantes et même de tirer quelques coups de fusil. J'ai tué une douzaine de perdrix ou oiseaux semblables. Me voici donc reposé pour une bonne année. C'est incroyable, comme il faut peu de chose pour remonter un homme, n'est-ce-pas? Trois ou quatre bonnes promenades, et une vingtaine de coups de fusil. Ce qui m'a le plus reposé, c'est que je ne recevais que trois courriers par semaine. Donc trois jours de libres. Trois jours sans lettres! Je vous assure que cela seul constitue un grand repos.

Je me prépare maintenant à mon gros voyage d'hiver, la visite des Arapahoes. Je comptais cette année sur un chemin de fer. Il y en a trois en projet, mais on ne les construira que l'année prochaine.

Me voici donc forcé encore une fois d'avoir recours aux diligences, à travers les prairies. Il faut même que je me dépêche, car on annonce un rigoureux hiver cette année. J'ai examiné mon manteau de fourrure ces

jours-ci, et je vais bientôt partir. Ce voyage terminé, le reste sera aisé, et je compte donner cette année plus de temps à Spokane où je suis devenu presque un étranger.

Nous suivons avec grand intérêt les épreuves de la pauvre France et nous prions ardemment pour que le bon Dieu se laisse fléchir. J'ai rencontré dernièrement un Trappiste français de Fongombault, qui ouvre un monastère en Orégon. Tout son monastère va venir l'y rejoindre. Cela me console bien de penser que nous allons avoir le bénéfice des prières et des pénitences de ces saints enfants de saint Benoît. Pauvre France qui éxile ainsi ses meilleurs enfants! »

La correspondance est forcément espacée. Le Père Georges s'en excuse et en donne les motifs en écrivant de Gonzaga, Spokane, à son père le 24 juin 1904.

« Je suis bien en retard avec vous. La faute n'en est pas à mon cœur mais aux piles de lettres qui m'arrivent, deux fois par jour, de tous les côtés et qui demandent des réponses. Le devoir avant le plaisir. Depuis que je suis en office, un peu moins de quatre ans, j'ai écrit plus de trois mille quatre cents lettres, et remarquez que, pendant mon voyage d'Europe, qui a duré quatre mois, et mes deux voyages d'Alaska, qui ont duré huit mois, je n'ai pour ainsi dire pas écrit, ce qui fait que mes trois mille quatre cents lettres doivent se diviser en moins de trois ans. Si maintenant de ces trois ans, vous soustrayez les nombreux voyages pendant lesquels je n'écris pas, vous trouverez que mon bilan de lettres, toutes les fois que je suis *at home,* est énorme, jamais moins de quatre ou cinq, quelquefois dix ou quinze par jour. Cette année, les lettres sont plus nombreuses que jamais et c'est ce qui explique mon long silence.

Votre bonne lettre de l'Ascension m'a fait grand plaisir. En ce moment, je vais bien; c'est la partie la plus fatigante de l'année, celle où je visite les communautés les plus nombreuses, prépare les destinations, etc. Dans une semaine ou deux, j'aurai terminé mon gros travail. J'attends le Vice-Supérieur d'Alaska, celui qui me remplace au Pôle-Nord: je passerai deux ou

trois jours avec lui pour arranger tout ce qui concerne la mission, et puis je compte repartir pour le Montana, et passer un mois ou deux chez les Gros-Ventres. J'en profiterai pour me reposer. Je ferai une ou deux excursions dans les montagnes, avec un bon fusil, afin de me fatiguer un peu en manière de diversion. Il y a du gros gibier dans ces régions (c'est là que le Missouri prend sa source) : des cerfs, des élans, des ours; beaucoup de petit gibier. Je ne suis pas très sanguinaire, mais ce n'est pas tant le gibier que la fatigue physique que j'ambitionne, le plein air, le coucher sur la dure, le soleil, la messe sous les bois, tout cela fait du bien quand on est mentalement fatigué. Que n'êtes-vous ici, papa bien-aimé, vous reviendriez jeune!

Je me rappelle si bien notre excursion du Mont Salève en 1871, comme vous marchiez, et comme j'étais éreinté!

J'ai dû renoncer cette année à aller en Alaska. Les pauvres Pères vont gémir, mais je n'ai pas cru pouvoir m'absenter des Montagnes-Rocheuses. D'ailleurs on n'est pas de fer et mes voyages constamment répétés, mes nuits perdues surtout, commencent à parler (« *to tell* » comme on dit ici.) L'année prochaine, nous verrons, si le bon Dieu le veut.

Dernièrement j'ai eu une petite expérience tout à fait américaine. C'était en mai. J'allais visiter notre mission de Colville; je pris le train à neuf heures du matin, qui devait arriver à Colville vers deux heures de l'après-midi. Avant de partir, j'entends dire que la fonte des neiges sur les montagnes avait commencé et que les rivières commençaient à s'enfler; je demandai au conducteur du train s'il comptait arriver sans encombres, si les ponts étaient sûrs... « Oui, me répondit-il, aujourd'hui, mais je ne réponds pas de demain. » Nous voilà partis. Arrivés à mi-chemin, je remarquai que le paysage était changé. De l'eau, des rivières partout. L'eau montait et les rails étaient touchés. Bientôt nous dûmes ralentir et, sur un espace de vingt milles (sept lieues environ), nous étions complètement dans l'eau, les roues entièrement submergées. Notre train

faisait des vagues des deux côtés. Un farceur se mit à rire : « Où sont les ceintures de sauvetage? » Bien entendu, nous allions doucement, mais rien n'égale l'audace de ces Américains. A chaque instant, nous pouvions dérailler, car la voie était rongée par le courant et nous ne pouvions pas voir les rails qui étaient sous l'eau. Nous arrivâmes sans encombre. Mais ce fut le dernier train qui passa.

Je restai prisonnier à Colville et, quand j'en partis, nous dûmes encore naviguer pendant un mille ou deux.

On n'entend parler que d'accidents de chemin de fer: ce n'est pas étonnant. Si vous saviez comme les voies sont construites par ici. Vraiment les bons Anges me protègent bien, mais je vous avoue que j'ai quelquefois des frayeurs surtout lorsque nous descendons les montagnes à toute vitesse, ou bien que nous sommes sous les tunnels. La nuit surtout, quand je me prépare à dormir, je me dis toujours : « Mon ami, tu pourrais bien t'éveiller dans l'éternité. » Mais jusqu'ici, j'ai été bien préservé.

Nous suivons d'ici avec grand chagrin les tristes progrès de la persécution en France; que ce doit être navrant!

Espérons pourtant que le Sacré-Cœur se laissera toucher! La Sainte Vierge, elle aussi, peut tout et elle continue à aimer la pauvre France.

L'attitude si ferme et si noble du Saint-Père doit bien vous consoler. Que le bon Dieu l'éclaire et le guide pour le bien des pauvres opprimés!

Nous sommes ici en année d'élection, ce qui veut dire qu'on fait de la politique à outrance. Je crois bien que Roosevelt sera réélu Président et, s'il l'est, son gouvernement sera ferme.

Je l'ai vu l'année dernière à Spokane. Il s'est arrêté devant notre collège, et nous lui avons donné un bouquet et un compliment. »

CHAPITRE IX

NOUVEAUX VOYAGES. ROME. ORÉGON ET CALIFORNIE

L'année 1905 fut plus éprouvée du côté de la santé; mais la Providence y pourvut en procurant au Père les soins d'un médecin français, excellent praticien et excellent chrétien. « Depuis quelques mois, disait-il en février, j'ai beaucoup de relations avec la famille du docteur Ed. Ménager, de Nantes, qui a émigré aux Etats-Unis, avec ses treize enfants. C'est une famille idéale. Je fais tout mon possible pour les aider et les consoler. »

S'il prêtait son appui à ces parents chrétiens et son affection aux enfants qui l'appelaient « papa deux », il recevait à son tour les soins du docteur et, dès le mois de juillet, il pouvait écrire: « Depuis que je suis entre les mains du docteur Ménager, je vais bien mieux. Il a très bien compris mon cas et me promet que, d'ici un an, il va me retaper. »

Les progrès furent en effet si rapides qu'un long voyage était bientôt permis par le prudent médecin. C'est de San-Francisco que le Père écrit le 15 octobre, après avoir assisté l'archevêque du lieu à une grand'

messe pontificale, célébrée à l'occasion des noces d'or du collège :

« San-Francisco est bien la grande ville enchanteresse dont on parle dans les livres. Je n'ai mis que cinquante-deux heures de chemin de fer à venir de Spokane. A partir de Portland, la voie ferrée court droit sur le sud, à une distance de soixante à quatre-vingts milles du Pacifique. La végétation est superbe. A mesure que nous avancions, elle devenait de plus en plus riche. Nous ne voyions de tous côtés que des vergers, des plantes tropicales, oliviers, magnolias, palmiers. Moi qui suis habitué aux pins et aux sapins des Montagnes-Rocheuses, vous pensez comme je jouissais des coups d'œil qu'offraient ces plantations. D'ailleurs il y a aussi des montagnes de toute beauté.

Je suis arrivé de nuit et ai traversé la baie en bateau à vapeur, au clair de la lune. Aussi hier, suis-je allé voir la baie et le *Golden Gate* de jour. C'est magnifique, dans un sens plus beau que l'entrée de New-York.

San-Francisco est une ville presque catholique: notre sainte religion y est en honneur et on n'est pas longtemps à s'en apercevoir. Nous y avons une église superbe et très pieuse. Ce matin, à la messe de huit heures, on y a donné douze-cents communions, et on me dit que c'est un chiffre ordinaire. J'ai été bien frappé de la piété évidente des communiants et communiantes. Pas de respect humain ici. Les hommes servent la messe, vont s'agenouiller devant les autels, les statues, joignent les mains, etc... sans s'occuper des autres. D'ailleurs je puis dire que j'ai remarqué la même chose dans toute l'Amérique. C'est certainement un des beaux côtés du caractère américain.

Je compte rester ici une huitaine de jours, puis je retournerai en Montana par l'intérieur en prenant le grand train de l'intérieur que l'on appelle l'« *Overland* », un train qui ne s'arrête presque pas et traverse le continent comme l'éclair.

Je ne le prendrai que jusqu'à Ogden, à huit-cents milles d'ici et, de là, je prendrai une autre voie qui me

mènera à Butte, Héléna et à la mission des Corbeaux. »

En février 1906 il apprenait que son vénérable père venait d'être rappelé à Dieu. Aussitôt il écrivait à sa sœur cette lettre émue qui montre bien si les sacrifices atrophient le cœur des religieux :

« J'ai le cœur trop gros aujourd'hui pour t'écrire longuement. J'ai reçu hier soir, au même moment, tes deux télégrammes et j'ai passé la nuit entière à penser à toi et à notre pauvre papa. Que la volonté du bon Dieu soit faite ! Papa est heureux maintenant, oui heureux, incomparablement plus heureux que nous, même s'il est en purgatoire, parce qu'en purgatoire on aime bien le bon Dieu et on ne lui offre plus de résistance...

Nous pouvons lui appliquer, dans une certaine mesure, le beau mot des Evangiles sur Notre-Seigneur Lui-même : « Il a passé en faisant le bien. » Sa bonté, sa douceur, sa patience, son grand respect pour les sentiments d'autrui, lui ont permis d'apporter la joie à bien des cœurs. Pour moi, papa est et restera toujours un modèle de bonté, de douceur et de « *gentleness.* » Sur ce point, il ressemblait beaucoup au bon Maître (« Apprenez de moi que je suis *doux* et humble de cœur ») et ce trait de ressemblance lui a valu sans doute une bonne réception de Notre-Seigneur...

Attachons-nous à Notre-Seigneur. Il n'y a que Lui qui ne nous quittera jamais. Portons notre croix généreusement. Encore quelques années et nous aussi nous nous reposerons, nous retrouverons ceux que nous avons tant aimés...

La Sainte Vierge a dû être là au moment du jugement et elle adoucira les douleurs du purgatoire comme elle fait avec ceux qui l'ont bien aimée...

Je me prépare à aller en Alaska, à moins que je ne reçoive l'ordre d'aller en Italie. »

C'est à Rome en effet que le Père dut se rendre cette année-là, pour prendre part à la congrégation générale qui allait choisir un successeur au T. R. P. Martin, décédé en avril. A cette occasion, le Père de la Motte eut, pour la première fois, l'occasion de voir Pie X. Sa

dévotion pour le saint pontife s'en accrut encore mais, depuis longtemps, il professait la plus vive admiration pour l'attitude prise par le pape dans les douloureuses affaires de France. Aux plus sombres moments de la loi de séparation, il avait trouvé dans les directions pontificales un puissant motif de consolation et d'espoir.

Rentré dans sa chère mission, après une saison à Royat, il vit bientôt son fardeau devenir plus pesant encore. En juillet 1907, il avoue, dans une lettre à sa sœur : « J'ai été très, très occupé et maintenant je prévois que je vais l'être davantage pendant trois ou quatre mois. Il y a trois jours, j'ai reçu l'annonce de ma nomination au gouvernement de la nouvelle mission du Pacifique, laquelle doit comprendre les Montagnes-Rocheuses, l'Alaska du Sud, la Californie et les deux états de Dakota. J'aurai désormais à aider près de 400 jésuites au lieu de 190. Quand je fus nommé Supérieur des Montagnes-Rocheuses, je ne songeais guère que, sept ans plus tard, on me chargerait d'une mission deux fois plus vaste que la première. Je n'ai pas besoin de te dire que cette nomination ne me réjouit pas, mais pourtant c'est la sainte volonté de Dieu. Notre T. R. P. Général m'a envoyé une belle lettre m'encourageant à prendre vaillamment sur mes épaules ma nouvelle croix. Je ne sais pas où j'établirai mon quartier général après le 15 août; certainement pas à Spokane (1), ni à San-Francisco. Très probablement ce sera à Portland (Orégon), une belle ville remplie en mars de roses épanouies et tout près de l'Océan Pacifique. Ce que je crains le plus dans ma nouvelle charge, c'est la quantité de voyages que je devrai subir, près de trente maisons à voir tous les ans. Imagine un territoire comprenant la France, l'Angleterre, l'Irlande, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche et tu auras une idée

(1) Spokane était déjà une grande ville qui en 1905 dépassait largement cent mille âmes. En constatant cet accroissement rapide le Père de la Motte disait : « *When I came in 1891, it had 400 or 500.* A mon arrivée, en 1891, elle avait quatre ou cinq cents habitants ! ».

de la nouvelle mission. J'étais si fatigué des chemins de fer, que sera-ce maintenant? »

Lassitude des déplacements continuels, soucis de la supériorité se combinaient pour ruiner le reste de santé dont jouissait encore le vaillant missionnaire.

A la fin de 1908, des deuils bien sensibles viennent le frapper : « Un jeune Père (quarante-quatre ans), très actif et instruit, vient de mourir, enlevé par la fièvre typhoïde à Pendleton dont il était Supérieur. Un autre, qui vient d'être ordonné, a été frappé de paralysie à Spokane. Ce sont deux grosses pertes, à un moment où je suis bien à court de prêtres. J'ai le cœur gros, mais je me force à répéter : Que le nom du Seigneur soit béni en tout! »

Et puis, constamment il faut se remettre en route. « J'ai l'intuition de visiter la Basse-Californie, le pays où fleurissent les orangers. L'évêque de Los-Angeles nous offre un collège dans son diocèse. On dit merveilles de la Basse-Californie, où l'hiver est inconnu et où les rosiers sont toujours en fleurs... » Une autre lettre est datée de la mission du Saint-Rosaire; c'est que le Père est alors en Dakota, parmi les Sioux, « tribu très belliqueuse, fameuse pour son courage. »

Dans ses pérégrinations, il n'a garde d'oublier les couvents où ses conseils, ses exhortations, ses simples visites, sont toujours l'objet d'une attente impatiente. Ce sont par exemple les Dames du Sacré-Cœur de Seattle et de San-Francisco, ou encore, dans cette dernière ville, une communauté française d'Auxiliatrices du Purgatoire. « Combien elles furent heureuses de découvrir que je parlais français!... Plusieurs avaient été à Jersey. »

Sa charité s'étend à tous et il trouve le temps de s'intéresser à un jeune Breton qui rêve de chercher fortune en Amérique. Il lui fait savoir qu'à New-York, on ne laisse pas chômer les bons cuisiniers français...

Presque à la veille du nouvel an 1909, il écrit de Portland, où il a pu enfin s'installer, lui et son Père *Socius :* « J'ai rencontré ici une dame de Paris qui a fait

tout ce voyage pour tenter de convertir son fils, mal marié depuis quinze ans. Je l'ai envoyée chez l'archevêque qui admira sa foi. Comme il me fit observer : « Un pays qui produit de tels catholiques ne peut pas être perdu. »

C'est ainsi que, s'oubliant toujours, le R. Père de la Motte, continua de s'user dans l'exercice de sa lourde charge, en attendant que la Providence décidât de l'en délivrer.

CHAPITRE X

LES DERNIERS TRAVAUX. LA MORT

Quand il eut organisé la nouvelle province de Californie, le P. de la Motte était trop fatigué pour en conserver la direction. A sa grande joie, il fut donc déchargé et investi seulement d'une supériorité locale, à Saint-Ignace (Montana), là où il avait débuté, près de vingt ans plus tôt, dans le ministère indien.

En octobre 1909, il écrivait en anglais à sa sœur : « J'ai de bonnes nouvelles à te donner. Réellement je me sens beaucoup mieux. Je supporte bien le climat de cette mission. Les neuf bains de boue que je pris, à Medical Lake, avant de venir ici, m'ont fait un bien immense. Je me sens comme renouvelé.

Quelle bénédiction que je n'aie pas découvert ces bains plus tôt; autrement je serais encore en charge!...

Je suis très heureux ici. Nous sommes cinq Pères, six Frères. Nous avons trois grandes écoles. Les filles sont sous la direction des Ursulines et des Sœurs de la Providence. J'ai trois Frères de Ploërmel pour nos garçons. Nous avons une belle église, superbement décorée. Je prêche tous les dimanches, en anglais

et en indien. J'enseigne le catéchisme une fois par semaine aux plus grands de nos enfants. Ils écrivent mon catéchisme et, de temps à autre, nous avons des compositions. Aux plus forts, je fais de beaux cadeaux, livres ou chapelets. Il faut voir comme ils sont attentifs. Tous prennent des notes pendant que je parle.

Je suis en train de chercher partout un bon cheval de selle. Nous avons un troupeau de chevaux dont quelques-uns très beaux, mais ils ne sont pas dressés. Dès que j'en aurai trouvé un bon, je commencerai à monter. J'ai un *buggy* et deux bons chevaux noirs bien appareillés; ils me donnent pas mal à faire car ils sont vifs!...

Ils font leurs soixante-dix milles en un jour sans fatigue. J'allai hier à Missoula voir mon vieux et cher ami, le docteur W. Mills, et lui demandai à brûle-pourpoint de me donner un cheval de selle comme il l'avait fait il y a quatorze ans quand j'étais à Saint-Ignace. Il m'offrit aussitôt un pur-sang de quatre ans, mais je ne pus le prendre : il est trop chaud pour moi; maintenant, je suis trop raide et trop vieux. Il me faut un bon cheval bien doux. Le docteur Mills va m'en chercher un que je puisse avoir en échange d'un de nos poulains non dressés. C'est le meilleur *horseman* de l'état, aussi je sais qu'il me trouvera quelque chose de bon. Le cheval dont il m'avait fait cadeau, il y a quatorze ans, avait sept allures différentes. On pouvait le faire changer en le caressant du côté droit ou gauche de la crinière ou sur le cou. Le monter était un régal (*a picnic*). Tu vois que je vais mieux, puisque je pense me remettre à l'équitation... »

Quatre mois plus tard, il croit pouvoir dire : « Je suis déjà reposé des fatigues extraordinaires de mes neuf ans de supériorité; je suis parfaitement heureux là où je suis. Mes vieux Indiens paraissent avoir une réelle affection pour moi et, de temps à autre, Notre-Seigneur me donne la grâce de voir et de toucher les merveilleuses opérations de sa grâce dans leurs âmes. Tu sais combien cela est doux à un cœur de prêtre. »

A ses devoirs ordinaires de supérieur local, le Père Georges avait en effet ajouté le soin spirituel des Têtes-Plates (*Flatheads*) et les visites bimensuelles qu'il allait leur faire, du samedi au lundi, lui imposaient un gros surcroît de travail et un jeûne prolongé. Mais il y trouvait la joie des apôtres. « Je visite régulièrement les *Flatheads*, mes vieux amis, et j'ai parfois de réelles consolations avec eux, dit-il un autre jour. Ils sont si simples, si candides, si confiants; de vrais enfants. Ils m'appellent *Jodge.* »

Ecrivant en Bretagne, vers le milieu de février 1910, pour souhaiter « bon carême et joyeuses Pâques », il livre le secret de sa vie intérieure : « Sans Notre-Seigneur, comment vivre? Le monde est si superficiel, si méchant, si sec! »

Cette même année, le R. P. de la Motte fut de nouveau appelé en Europe, député à Rome par la jeune province de Californie. Il put encore s'entretenir à cœur ouvert avec Pie X. Ces deux grandes âmes s'étaient si bien comprises que le Souverain-Pontife n'avait pas hésité, nous assure-t-on, à conclure avec l'humble religieux une convention de prières réciproques. Le Père Georges retrouva, une fois encore, son cher Père Labrosse, il revit la France, passait vers la Toussaint par Cantorbéry et se rembarquait définitivement pour l'Amérique.

Rentré à Saint-Ignace, il reprit sa vie d'actif dévouement aux Indiens et aux Blancs de toute provenance. A l'exemple de son Maître, il aimait tout spécialement les enfants. « Mes *boys* sont tout à fait à l'aise avec moi, raconte-t-il. Ils viennent tous les matins me montrer leurs petits bobos. Puis j'inspecte les mains pour leur donner une leçon de propreté. Dernièrement j'ai pris deux petits dont le père, Français du Béarn, a épousé une Canadienne. Il a cinq enfants et, comme l'hiver vient, il ne sait comment prendre soin d'eux en vivant comme il le fait sous la tente. J'en ai recueilli deux. L'un a cinq ans, l'autre sept. »

Lorsque la grande guerre éclata, le Père Georges, tout

éloigné qu'il était, n'y resta pas étranger. Sans parler des membres de sa famille qui y prirent part, il put suivre, par la prière et la pensée, plusieurs de ses chers enfants de là-bas, comme ce René Ménager, un des fils de son grand ami le docteur, qui devait tomber au champ d'honneur, dans les rangs de l'armée française. Les lettres des jésuites mobilisés lui étaient fidèlement communiquées par le R. P. J. Daniel, recteur de Cantorbéry, et il les lisait avec une avidité toute fraternelle. « Que la province de France va donc être belle et sainte après cette horrible guerre, écrivait-il en 1916. Ce sera le prix des souffrances et du sang versé. » Et il ajoutait: « En Amérique, bien que les sympathies soient partagées, on s'accorde à admirer la défense héroïque de la France... Quoi qu'il en soit du résultat visible, nous espérons que la France catholique se relèvera, rajeunie et radieuse et que Notre-Seigneur régnera en Souverain là où le démon a fait tant de ravages. »

La pensée du ciel qui, de tout temps, lui avait été si familière, semble lui devenir plus présente que jamais. Au soir de sa laborieuse et féconde moisson, le vaillant missionnaire jette un regard mélancolique sur les premiers compagnons de sa vie religieuse que, pour l'amour des âmes, il a laissés là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, et qu'il a presque perdus de vue, mais il se hâte de conclure: « Heureusement qu'au ciel on réparera cette perte! »

Guéri naguère, pendant une neuvaine à saint Joseph, d'une grave infirmité, il avait vu prolonger contre toute attente, sa vie et son apostolat. Mais désormais la mort lui semblait s'approcher à grands pas. « Vous savez probablement, écrivait-il à la fin de mai 1916, que nous avons perdu récemment deux de nos Pères de Paris, les Pères René et de Rougé... Le premier est mort à Los Gatos (Cafornie), au noviciat, après trois jours de maladie. Quant au second, il a dû mourir au milieu de ses Indiens... Ces deux morts réduisent considérablement la colonie française de la province de Californie. Mon tour viendra bientôt, je pense? »

En dépit du déclin progressif de ses forces, au printemps de 1918, il était toujours sur la brèche. Se sentant très fatigué, il crut devoir, le lundi-saint 24 mars, se retirer à l'hôpital Saint-Julien, tout voisin de sa résidence qu'il pourrait continuer à visiter plusieurs fois par jour, mais on jugeait le ministère de la semaine-sainte au-dessus de ses forces.

Le jeudi-saint, il demanda la supérieure de l'hôpital et la pria de prévenir sa sœur dès qu'il ne serait plus; lui-même avait eu soin de préparer l'enveloppe. Il manifesta aussi le désir que son cousin l'évêque de Nantes fût averti de son décès; lui prierait au ciel pour le pasteur et pour le diocèse.

Le lendemain matin, vers onze heures, il disait à un Père qui le visitait qu'il se sentait assez bien et il espérait, par un dernier effort de zèle, aller entendre les confessions du samedi-saint.

Mais, un peu après midi, la sœur garde-malade le trouvait sans connaissance, étendu sur son lit. Appelés par téléphone, les Pères et Frères eurent tôt fait de courir à Saint-Julien. Immédiatement le Père Supérieur fut administré, puis, sur l'avis du médecin,on commença les prières des agonisants. Ce fut ainsi qu'entouré de ses frères, entre deux et trois heures, le vendredi-saint, ce grand dévot de la Passion et du Sacré-Cœur remit doucement son âme au Dieu qu'il avait si généreusement servi. Il était âgé de cinquante-sept ans, dont il avait passé près de quarante dans la Compagnie. Il y avait presque trente ans qu'il était prêtre et qu'il avait quitté sa province d'origine pour venir travailler au salut des Peaux-Rouges.

Par une attention providentielle, un de ses plus anciens compagnons de noviciat et de mission, le Père Paul Arthuis, était présent à ses derniers moments. « Vous dire quel effet cette mort a produit parmi les Indiens qu'il aimait tant et qu'il avait servis pendant tant d'années, serait impossible, écrivait celui-ci, le jour même du 29 mars. Ce n'est partout que larmes et lamentations et il est facile de voir qu'ils comprennent

bien qu'en le Père de la Motte, ils perdent un véritable père et ami.

Pour nous, ses frères, et pour moi tout particulièrement qui l'avais connu intimement depuis mon entrée au noviciat d'Angers, à Aberdovey, puis dans cette mission pendant plus de trente ans, nous sommes inconsolables de sa perte et nous ne pouvons que nous incliner sous la main paternelle qui nous frappe. »

Le samedi-saint ou le jour de Pâques, tandis que les dernières notes de l'*alleluia* liturgique vibraient encore dans la jolie église de Saint-Ignace, on entendait une pauvre Indienne se lamenter. « Le cœur me manque, je ne sais où je suis. Je demande Georges à la maison et il ne peut venir au parloir. Je le cherche à l'église, devant Notre-Seigneur, et il n'est pas là. Je m'enquiers parmi les Indiens et il ne s'y trouve pas en visite. Je vais au confessionnal, où il me disait ce qu'il fallait faire et ne pas faire, et il n'y est pas pour me répondre. Je vais à l'église basse : il est là, mais, quand je prends sa main, elle est froide et ses lèvres ne peuvent parler. Les Indiens restent orphelins, et je me demande s'il peut encore me diriger du haut du ciel. »

En ce touchant monologue, auquel la revue de *Gonzaga University* reconnaît très justement une sorte d'accent biblique, cette âme naïve formulait ce que chacun ressentait en silence.

Le corps revêtu des ornements sacerdotaux, était exposé dans la crypte de l'église où, jusqu'au matin du mardi de Pâques, les visiteurs ne cessèrent d'affluer. Les objets qui avaient été à son usage furent soigneusement tenus sous clef; sans cette précaution, ils eussent tôt disparu, emportés comme des reliques.

L'évêque de Héléna promettait par télégramme de venir en personne présider les funérailles. Un appel subit de l'archevêque de Portland, pour une importante réunion épiscopale, le priva de donner ce dernier témoignage de vénération à un missionnaire pour lequel il professait une estime très spéciale.

A cause des fêtes pascales, les obsèques furent remises au mardi, afin de permettre aux prêtres de venir rendre au Père de la Motte leurs derniers devoirs. Le clergé de Montana fut bien représenté, ainsi que les deux maisons de Spokane et la résidence de Missoula.

Le glas, qui sonnait sans relâche, avait rassemblé avant dix heures une foule d'Indiens et de Blancs, catholiques ou protestants. L'affluence fut telle qu'une bonne partie de l'assistance fut contrainte de se tenir debout pendant l'office.

La messe solennelle fut chantée, avec diacre et sous-diacre, par le R. P. Rockliff qui, dans un bref éloge, parla ensuite des origines bretonnes, de l'éducation pieuse et surtout de la vie dévouée et mortifiée du R. P. de la Motte. Il conclut : *Let us lead a holy life like our dear Father!* Un des missionnaires, le Père Ambrose Sullivan, traduisit aussitôt ce discours pour la consolation des chers Indiens.

Malgré le mauvais temps et les chemins détestables, l'assistance tint à suivre les restes du vénéré Père jusqu'au cimetière où maintenant il repose « au milieu de ses chers enfants des bois » et ceux-ci, en déposant, selon l'usage, une poignée de terre dans sa tombe, manifestaient par des larmes leur reconnaissance filiale.

« C'était vraiment touchant, ajoute le Père Arthuis, de voir ces pauvres habitants des forêts, dénués de toute possession terrestre, nous apporter leur obole pour faire dire des messes à son intention. »

L'un de ses derniers Supérieurs écrivait, quelques mois plus tard : « *I long since ceased to pray for him. My prayer is to him.* J'ai depuis longtemps cessé de prier pour lui. Ma prière s'adresse à lui. »

L. D. O. M.

TABLE

Chapitre	I.	La famille, l'éducation, la vocation. . . .	9
—	II.	Formation religieuse. Vocation aux missions .	15
—	III.	Débuts de missionnaire	23
—	IV.	Supériorités locales chez les Cœurs-d'Alène et les Têtes-Plates. Recteur de scolasticat : Saint-Ignace et Spokane	45
—	V.	Première visite à l'Alaska	61
—	VI.	Canada, premier retour en Europe	87
—	VII.	Visites des missions indiennes et de l'Alaska.	95
—	VIII.	Chez les Arapahoes. Visite des missions . .	123
—	IX.	Nouveaux voyages. Rome. Orégon et Californie.	137
—	X.	Les derniers travaux. La mort	145

Imprimé par les Établissements Casterman, Tournai (Belgique).
(PRINTED IE BELGIUM)

060.97
M 858

23144

D'HEROUVILLE, P.

AUTHOR

Vingt-cinq Ans Ches Les Peaux

TITLE

Rouges (Vie du P. de la Motte)

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	B. Brown OCT 27
	Schoenberg Sept
	Adm
	Bro. Lefo
	STORAGE

23144